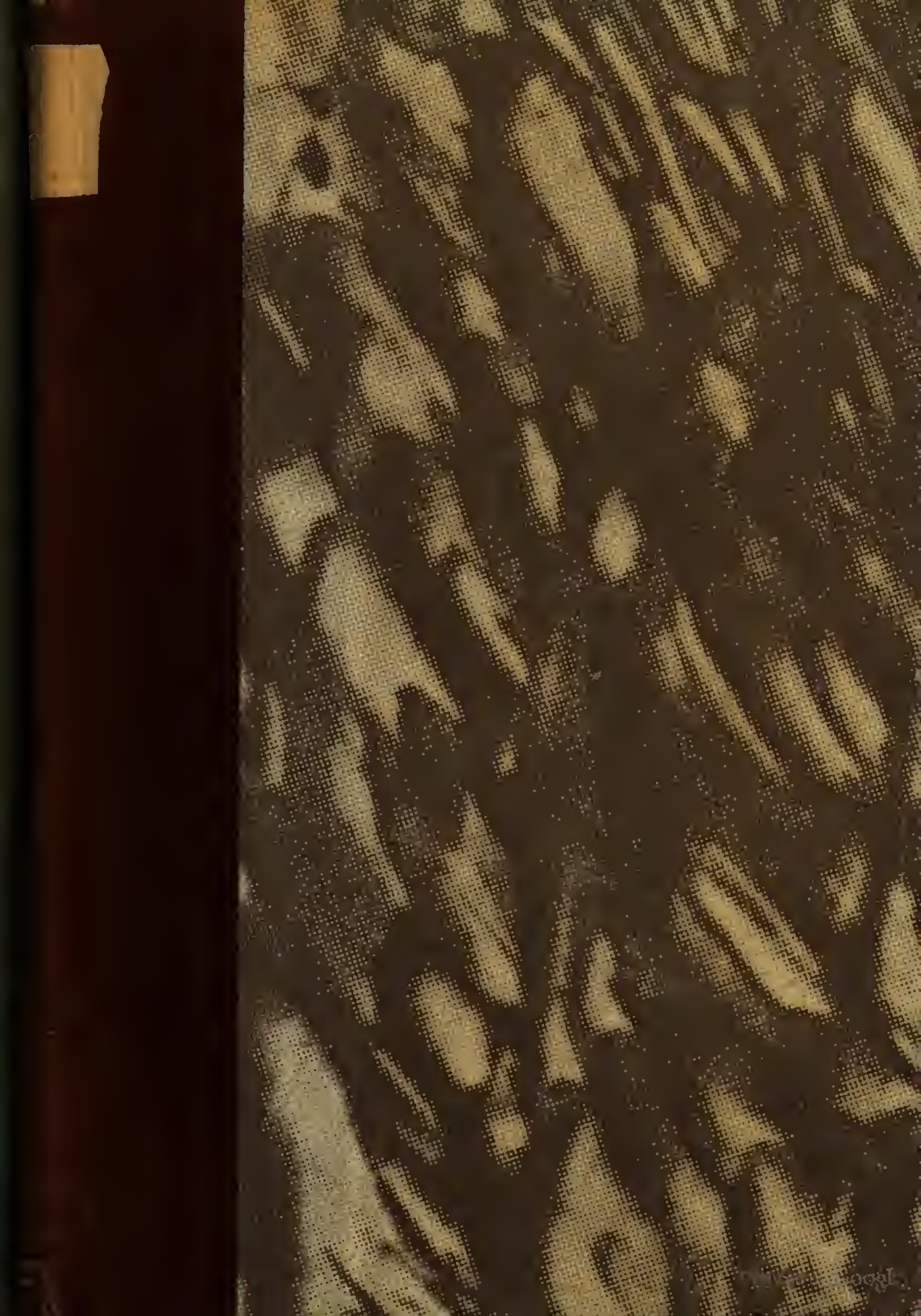
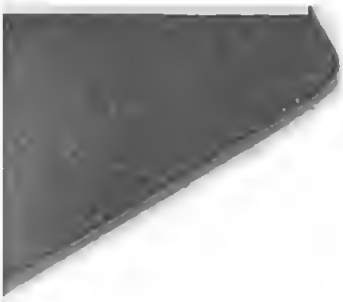




6568 Bibl. XLV. 32

LE PETIT
CABINET DES FÉES.

TOME SECOND.

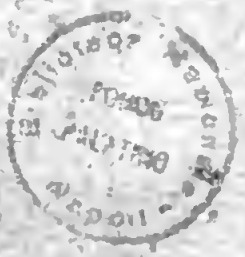
Contes
amus.

LE PETIT
CABINET DES FÉES;
OU

Collection choisie de Contes de Fées et autres Contes merveilleux ou moraux, destinés à l'éducation de la Jeunesse; et enrichis de Vignettes.

» Si Peau-d'Ane m'étoit conté,
» J'y prendrois un plaisir extrême ».
La Font.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez Poncelin, Imprimeur-Libraire, rue de Hurepoix, quai des Augustins, N°. 17.

An IX. = 1801.

Digitized by Google

A MADEMOISELLE ***,

EN LUI ENVOYANT

GRISELIDIS.

En vous offrant, jeune et sage beauté,
Ce modèle de patience,
Je ne me suis jamais flatté
Que par vous de tout point il seroit imité;
C'en seroit trop, en conscience.

Mais Paris, où l'homme est poli,
Où le beau sexe, né pour plaire,
Trouve son bonheur accompli,
De tous côtés est si rempli
D'exemples du vice contraire,
Qu'on ne peut en toute saison,
Pour s'en garder ou s'en défaire,
Avoir trop de contre-poison.

Une dame aussi patiente
Que celle dont ici je relève le prix,
Seroit par-tout une chose étonnante;
Mais ce seroit un prodige à Paris.
Les femmes y sont souveraines,
Tout s'y règle selon leurs vœux;
Enfin c'est un climat heureux
Qui n'est habité que de reines.

Ainsi je vois que, de toutes façons,
Griselidis y sera peu prisée,
Et qu'elle y donnera matière de risée,
Par ses trop antiques leçons.

Ce n'est pas que la patience
Ne soit une vertu des dames de Paris;
Mais par un long usage, elles ont la science
De la faire exercer par leurs propres maris.

GRISELIDIS,

NOUVELLE.

Au pied des célèbres montagnes
Où le Pô s'échappant de dessous ses roseaux,
Va dans le sein des prochaines campagnes
Promener ses naissantes eaux,
Vivoit un jeune et vaillant prince,
Les délices de sa province.
Le ciel, en le formant, sur lui tout à-la-fois
Versa ce qu'il a de plus rare,
Ce qu'entre ses amis d'ordinaire il sépare,
Et qu'il ne donne qu'aux grands rois.
Comblé de tous les dons et du corps et de l'âme,
Il fut robuste, adroit, propre au métier de Mars,

Et, par l'instinct secret d'une divine flâme,
Avec ardeur il aima les beaux arts.
Il aima les combats, il aima la victoire,
Les grands projets, les actes valeureux,
Et tout ce qui fait vivre un beau nom dans l'histoire;
Mais son cœur tendre et généreux,
Fut encor plus sensible à la solide gloire
De rendre ses peuples heureux
Ce tempérament héroïque
Fut obscurci d'une sombre vapeur,
Qui, chagrine et mélancolique,
Lui faisoit voir dans le fond de son cœur,
Tout le beau sexe infidèle et trompeur.
Dans la femme où brilloit le plus rare mérite,
Il voyoit une ame hypocrite,
Un esprit d'orgueil enivré,
Un cruel ennemi, qui sans cesse n'aspire
Qu'à prendre un souverain empire
Sur l'homme malheureux qui lui sera livré.
Le fréquent usage du monde,
Où l'on ne voit qu'époux subjugués ou trahis,
Joint à l'air jaloux du pays,
Accrut encor cette haine profonde.
Il jura donc plus d'une fois,
Que quand même le ciel, pour lui plein de tendresse,
Formeroit une autre Lucrèce,
Jamais de l'hyménée il ne suivroit les lois.

Ainsi, quand le matin, qu'il donnoit aux affaires,
Il avoit réglé sagement
Toutes les choses nécessaires
Au bonheur du gouvernement ;
Que du foible orphelin, de la veuve oppressée
Il avoit conservé les droits,
Ou banni quelqu'impôt qu'une guerre forcée
Avoit introduit autrefois ;
L'autre moitié de la journée
A la chasse étoit destinée,
Où les sangliers et les ours,
Malgré leur fureur et leurs armes,
Lui donnoient encor moins d'alarmes
Que le sexe charmant qu'il évitoit toujours.
Cependant ses sujets, que leur intérêt presse
De s'assurer d'un successeur
Qui les gouverne un jour avec même douceur,
A leur donner un fils le convioient sans cesse.
Un jour dans le palais ils vinrent tous en corps
Pour faire leurs derniers efforts.
Un orateur d'une grave apparence,
Et le meilleur qui fût alors,
Dit tout ce qu'on peut dire en pareille occurrence ;
Il marqua leur desir pressant
De voir sortir du prince une heureuse lignée
Qui rendît à jamais leur Etat florissant ;
Il lui dit même en finissant,
Qu'il voyoit un astre naissant,
Issu de son chaste hyménée,

Qui faisoit pâlir le croissant.
D'un ton plus simple et d'une voix moins forte,
Le prince à ses sujets répondit de la sorte :
Le zèle ardent dont je vois qu'en ce jour
Vous me portez aux nœuds du mariage,
Me fait plaisir, et m'est de votre amour
Un agréable témoignage ;
J'en suis sensiblement touché,
Et voudrois dès demain pouvoir vous satisfaire :
Mais, à mon sens, l'hymen est une affaire
Où, plus l'homme est prudent, plus il est empêché.
Observez bien toutes les jeunes filles:
Tant qu'elles sont au sein de leurs familles,
Ce n'est que vertu, que bonté,
Que pudeur, que sincérité;
Mais sitôt que mariage
Au déguisement a mis fin,
Et qu'ayant fixé leur destin,
Il n'importe plus d'être sage,
Elles quittent leur personnage,
Non sans avoir beaucoup pâti,
Et chacune dans son ménage,
Selon son gré prend son parti.
L'une d'humeur chagrine et que rien ne recrée,
Devient une dévote outrée,
Qui crie et gronde à tous momens.
L'autre se façonne en coquette,

sans cesse écoute ou caquette,
Et n'a jamais assez d'amans.
Celle-ci, des beaux arts follement curieuse,
De tout décide avec hauteur ;
Et, critiquant le plus habile auteur,
Prend la forme de précieuse ;
Cette autre s'érige en joueuse,
Perd tout, argent, bijoux, bagues, meubles de
prix,
Et même jusqu'à ses habits.
Dans la diversité des routes qu'elles tiennent,
Il n'est qu'une chose où je voi
Qu'enfin toutes elles conviennent,
C'est de vouloir donner la loi :
Or, je suis convaincu que dans le mariage
On ne peut jamais vivre heureux,
Quand on y commande tous deux.
Si donc vous souhaiter qu'à l'hymen je m'engage,
Cherchez une jeune beauté
Sans orgueil et sans vanité,
D'une obéissance achevée,
D'une patience éprouvée,
Et qui n'ait point de volonté ;
Je la prendrai quand vous l'aurez trouvée.
Le prince ayant mis fin à ce discours moral,
Monte brusquement à cheval,
Et court joindre, à perte d'haleine,
Sa meute qui l'attend au milieu de la plaine,
Après avoir passé des prés et des guérets,

Il trouve ses chasseurs couchés sur l'herbe verte.
Tous se lèvent, et tous alerte,
Font trembler de leurs cors les hôtes des forêts,
Des chiens courans l'aboyante famille,
Deçà, delà, parmi le chaume brille;
Et les limiers à l'œil ardent,
Qui du fort de la bête à leur poste reviennent,
Entraînent en les regardant
Les forts valets qui les retiennent.
S'étant instruit par un des siens,
Si tout est prêt, si l'on est sur la trace,
Il ordonne aussi-tôt qu'on commence la chasse,
Et fait donner le cerf aux chiens.
Le son des cors qui retentissent,
Le bruit des chevaux qui hennissent,
Et des chiens animés les pénétrans abois,
Remplissent la forêt de tumulte et de trouble;
Et pendant que l'écho sans cesse les redouble,
S'enfoncent avec eux dans les plus creux du bois.
Le prince, par hasard, ou par sa destinée,
Prit une route détournée,
Où nul des chasseurs ne le suit;
Plus il court, plus il s'en sépare;
Enfin, à tel point il s'égare,
Que des chiens et des cors il n'entend plus de bruit.
L'endroit où le mena sa bizarre aventure,
Clair de ruisseaux et sombre de verdure,
Saisissoit les esprits d'une secrète horreur:

La simple et naïve nature
S'y faisoit voir et si belle et si pure,
Que mille fois il bénit son erreur,
Rempli des douces rêveries
Qu'inspirent les grands bois, les eaux et les prairies,
Il sent soudain frapper et son cœur et ses yeux
Par l'objet le plus agréable,
Le plus doux et le plus aimable
Qu'il eût jamais vu sous les cieux,
C'étoit une jeune bergère
Qui filoit aux bords d'un ruisseau,
Et qui, conduisant son troupeau,
D'une main sage et ménagère
Tournoit son agile fuseau.
Elle auroit pu dompter les cœurs les plus sauvages;
Des lis son teint a la blancheur,
Et sa naturelle fraîcheur
S'étoit toujours sauvée à l'ombre des boccages:
Sa bouche, de l'enfance avoit tout l'agrément;
Et ses yeux, qu'adoucit une brune paupière,
Plus bleus que n'est le firmament,
Avoient aussi plus de lumière.
Le prince avec transport dans le bois se glissant,
Contemple les beautés dont son ame est émue;
Mais le bruit qu'il fait en passant,
De la belle sur lui fit détourner la vue.
Dès qu'elle se vit apperçue,

D'un brillant incarnat la prompte et vive ardeur,
De son beau teint redoubla la splendeur,
Et sur son visage épandue,
Y fit triompher la pudeur.
Sous le voile innocent de cette honte aimable,
Le prince découvrit une simplicité,
Une douceur, une sincérité,
Dont il croyoit le beau sexe incapable,
Et qu'il voit là dans toute leur beauté.
Saisi d'une frayeur pour lui toute nouvelle,
Il s'approche interdit; et, plus timide qu'elle,
Lui dit d'une tremblante voix,
Que de tous ses veneurs il a perdu la trace,
Et lui demande si la chasse
N'a point passé quelque part dans le bois.
Rien n'a paru, seigneur, dans cette solitude,
Dit-elle, et nul ici que vous seul n'est venu;
Mais n'ayez point d'inquiétude,
Je remettrai vos pas sur un chemin connu.
De mon heureuse destinée
Je ne puis, lui dit-il, trop rendre grace aux Dieux:
Depuis long-tems je fréquente ces lieux;
Mais j'avois ignoré jusqu'à cette journée,
Ce qu'ils ont de plus précieux.
Dans ce tems elle voit que le prince se baisse
Sur le moite bord du ruisseau,
Pour étancher dans le cours de son eau
La soif ardente qui le presse.

Seigneur, attendez un moment,
Dit-elle; et courant promptement
Vers sa cabane, elle y prend une tasse,
Qu'avec joie et de bonne grace
Elle présente à ce nouvel amant.
Les vases précieux de cristal et d'agate,
Où l'or en mille endroits éclate,
Et qu'un art curieux avec soin façonna,
N'eurent jamais pour lui, dans leur pompe inutile,
Tant de beauté que le vase d'argile
Que la bergère lui donna.
Cependant, pour trouver une route facile
Qui mène le prince à la ville,
Ils traversent des bois, des rochers escarpés,
Et de torrens entre-coupés.
Le prince n'entre point dans de route nouvelle,
Sans en bien observer tous les lieux d'alentour;
Et son ingénieux amour,
Qui songeoit au retour,
En fit une carte fidelle.
Dans un boccage sombre et frais,
Enfin la bergère le mène,
Où, de dessous ses branchages épais,
Il voit au loin dans le sein de la plaine
Les toits dorés de son riche palais.
S'étant séparé de la belle,
Touché d'une vive douleur,
A pas lents il s'éloigne d'elle,

Chargé du trait qui lui perce le cœur.
Le souvenir de sa tendre aventure,
Avec plaisir le conduisit chez lui ;
Mais dès le lendemain il sentit sa blessure,
Et se vit accablé de tristesse et d'ennui.
Dès qu'il le peut il retourne à la chasse,
Où de sa suite adroitement
Il s'échappe et se débarrasse,
Pour s'égarer heureusement.
Des arbres et des monts les cimes élevées,
Qu'avec grand soin il avoit observées,
Et les avis secrets de son fidèle amour,
Le guidèrent si bien que, malgré les traverses
De cent routes diverses,
De sa jeune bergère il trouva le séjour.
Il sut qu'elle n'a plus que son père avec elle ;
Que Griselidis on l'appelle ;
Qu'ils vivent doucement du lait de leurs brebis ;
Et que de leur toison qu'elle seule elle file,
Sans avoir recours à la ville,
Ils font eux-mêmes leurs habits.
Plus il la voit, plus il s'enflâme
Des vives beautés de son âme ;
Il connoît, en voyant tant de dons précieux,
Que si la bergère est si belle,
C'est qu'une légère étincelle
De l'esprit qui l'anime a passé dans ses yeux.
Il ressent une joie extrême
D'avoir si bien placé ses premières amours ;

Ainsi,

Ainsi, sans plus tarder, il fit dès le jour même
Assembler son conseil, et lui tint ce discours.
Enfin aux lois de l'hymenée,
Suivant vos vœux, je me vais engager :
Je ne prends point ma femme en pays étranger ;
Je la prends parmi vous, belle, sage, bien née,
Ainsi que mes aïeux ont fait plus d'une fois ;
Mais j'attendrai cette grande journée.
A vous informer de mon choix.
Dès que la nouvelle fut sue,
Par-tout elle fut répandue.
On ne peut dire avec combien d'ardeur
L'allégresse publique
De tous côtés s'explique :
Le plus content fut l'orateur,
Qui, par un discours pathétique,
Croyoit d'un si grand bien être l'unique auteur.
Qu'il se trouvoit homme de conséquence !
Rien ne peut résister à la grande éloquence,
Disoit-il sans cesse en son cœur.
Le plaisir fut de voir le travail inutile
Des belles de toute la ville,
Pour s'attirer et mériter le choix
Du prince leur seigneur, qu'un air chaste et modeste
Charmoit uniquement, et plus que tout le reste,
Ainsi qu'il l'avoit dit cent fois.
D'habit et de maintien toutes elles changèrent ;
D'un ton dévôt elles toussèrent :

Elles radoucirent leurs voix ;
De demi-pied les coëffures baissèrent ;
La gorge se couvrit, les manches s'alongèrent ;
A peine on leur voyoit le petit bout des doigts.
Dans la ville, avec diligence,
Pour l'hymen dont le jour s'avance,
On voit travailler tous les arts :
Ici se font de magnifiques chars
D'une forme toute nouvelle,
Si beaux et si bien inventés,
Que l'or, qui par-tout étincelle,
En fait la moindre des beautés.
à, pour voir aisément et sans aucun obstacle
Toute la pompe du spectacle,
On dresse de longs échafauds ;
Ici de grands arcs triomphaux,
Où du prince guerrier se célèbre la gloire,
Et de l'amour sur lui l'éclatante victoire.
Là, sont forgés d'un art industrieux
Ces feux qui par les coups d'un innocent tonnerre,
En effrayant la terre,
De mille astres nouveaux embellissent les cieux.
Là, d'un ballet ingénieux
Se concerte avec soin l'agréable folie ;
Et là, d'un opéra peuplé de mille dieux
Le plus beau que jamais ait produit l'Italie,
Où entend répéter les airs mélodieux.
Enfin du fameux hyménée

Arriva la grande journée.
Sur le fond d'un ciel vif et pur
A peine l'aurore vermeille
Confondoit l'or avec l'azur,
Que par-tout en sursaut le beau sexe s'éveille :
Le peuple curieux s'épand de tous côtés :
En différens endroits des gardes sont postés
Pour contenir la populace,
Et la contraindre à faire place.
Tout le palais retentit de clairons,
De flûtes, de hautbois, de rustiques musettes ;
Et l'on n'entend aux environs
Que des tambours et des trompettes.
Enfin, le prince sort entouré de sa cour :
Il s'élève un long cri de joie ;
Mais on est bien surpris, quand au premier détour,
De la forêt prochaine on voit qu'il prend la voie ;
Ainsi qu'il faisoit chaque jour.
Voilà, dit-on, son penchant qui l'emporte ;
Et de ses passions, en dépit de l'amour,
La chasse est toujours la plus forte.
Il traverse rapidement
Les guérets de la plaine ; et, gagnant la montagne,
Il entre dans le bois, au grand étonnement
De la troupe qui l'accompagne.
Après avoir passé par différens détours,
Que son cœur amoureux se plaît à reconnoître,
Il trouve enfin la cabane champêtre

Où logent ses tendres amours.
Griselidis, de l'hymen informée
Par la voix de la renommée,
En avoit pris son bel habillement;
Et pour en aller voir la pompe magnifique,
De dessous sa case rustique
Sortoit en ce même moment.
Où courez-vous, si prompte et si légère?
Lui dit le prince en l'abordant,
Et tendrement la regardant.
Cessez de vous hâter, trop aimable bergère;
La noce où vous allez, et dont je suis l'époux,
Ne sauroit se faire sans vous.
Oui, je vous aime, et je vous ai choisie
Entre mille jeunes beautés,
Pour passer avec vous le reste de ma vie,
Si toutefois mes vœux ne sont pas rejetés.
Ah! dit-elle, seigneur, je n'ai garde de croire
Que je sois destinée à ce comble de gloire;
Vous cherchez à vous divertir.
Non, non, dit-il, je suis sincère;
J'ai déjà pour moi votre père:
(Le prince avait eu soin de l'en faire avertir.)
Daignez, bergère, y consentir;
C'est-là tout ce qui reste à faire.
Mais, afin qu'entre nous une solide paix
Eternellement se maintienne,
Il faudrait me jurer que vous n'aurez jamais
D'autre volonté que la mienne.

Je le jure, dit-elle, et je vous le promets :
Si j'avais épousé le moindre du village,
J'obéirais, son joug me serait doux :
Hélas ! combien donc davantage,
Si je viens à trouver en vous
Et mon seigneur et mon époux !
Ainsi le prince se déclare ;
Et pendant que la cour applaudit à son choix,
Il porte la bergère à souffrir qu'on la pare
Des ornemens qu'on donne aux épouses des rois.
Celles qu'à cet emploi leur devoir intéresse,
Entrent dans la cabane, et là diligemment
Mettent tout leur savoir et toute leur adresse
A donner de la grace à chaque ajustement.
Dans cette hutte où l'on se presse,
Les dames admirent sans cesse
Avec quel art la pauvreté
S'y cache sous la propreté ;
Et cette rustique cabane
Que couvre et rafraîchit un spacieux platane,
Leur semble un séjour enchanté.
Enfin, de ce réduit sort pompeuse et brillante
La bergère charmante :
Ce ne sont qu'applaudissemens
Sur sa beauté, sur ses habillemens ;
Mais sous cette pompe étrangère,
Déjà plus d'une fois le prince a regretté
Des ornemens de la bergère
L'innocente simplicité.

Sur un grand char d'or et d'ivoire
La bergère s'assied, pleine de majesté;
Le prince y monte avec fierté,
Et ne trouve pas moins de gloire
A se voir comme amant assis à son côté,
Qu'à marcher en triomphe après une victoire.
La cour les suit, et tous gardent le rang
Que leur donne leur charge, ou l'éclat de leur sang.
La ville, dans les champs presque toute sortie,
Couvrait les plaines d'alentour;
Et du choix du prince avertie,
Avec impatience attendait son retour.
Il paraît; on le joint. Parmi l'épaisse foule
Du peuple qui se fend, le char à peine roule:
Par les longs cris de joie à tout coup redoublés,
Les chevaux émus et troublés
Se cabrent, trépignent, s'élancent,
Et reculent plus qu'ils n'avancent.
Dans le temple on arrive enfin;
Et là, par la chaîne éternelle
D'une promesse solemnelle,
Les deux époux unissent leur destin.
Ensuite au palais ils se rendent,
Où mille plaisirs les attendent;
Où la danse, les jeux, les courses, les tournois,
Répandent l'allégresse en différens endroits:
Sur le soir, le blond hyménée
De ses chastes douceurs couronna la journée.

Le lendemain, les différens états
De toute la province
Accourent haranguer la princesse et le prince,
Par la voix de leurs magistrats.
De ses dames environnée,
Griselidis, sans paraître étonnée,
En princesse les entendit,
En princesse leur répondit.
Elle fit toute chose avec tant de prudence,
Qu'il sembla que le ciel eût versé ses trésors
Avec encore plus d'abondance
Sur son ame que sur son corps.
Par son esprit, par ses vives lumières,
Du grand monde aussi-tôt elle prit les manières;
Et même dès le premier jour,
Des talens, de l'humeur des dames de sa cour
Elle se fit si bien instruire,
Que son bon-sens, jamais embarrassé,
Eut moins de peine à les conduire,
Que ses brebis du tems passé.
Avant la fin de l'an, des fruits de l'hyménée
Le ciel bénit leur couche fortunée.
Ce ne fut pas un prince, on l'eût bien souhaité;
Mais la jeune princesse avait tant de beauté,
Que l'on ne songea plus qu'à conserver sa vie.
Le père, qui lui trouve un air doux et charmant,
La venait voir de moment en moment;
Et la mère, encore plus ravie,
La regardait incessamment.

Elle voulut la nourrir elle-même.
Ah! dit-elle, comment m'exempter de l'emploi
Que ses cris demandent de moi,
Sans une ingratitude extrême?
Par un motif de nature ennemi,
Pourrais-je bien vouloir, de mon enfant que j'aime,
N'être la mère qu'à demi?
Soit que le prince eût l'ame un peu moins enflammée
Qu'aux premiers jours de son ardeur,
Soit que de sa maligne humeur
La masse se fût rallumée,
Et de son épaisse fumée
Eût obscurci ses sens et corrompu son cœur,
Dans tout ce que fait la princesse
Il s'imagine voir peu de sincérité;
Sa trop grande vertu le blesse,
C'est un piége qu'on tend à sa crédulité.
Son esprit inquiet, et de trouble agité,
Croit tous les soupçons qu'il écoute,
Et prend plaisir à révoquer en doute
L'excès de sa félicité.
Pour guérir les chagrins dont son ame est atteinte,
Il la suit, il l'observe, il aime à la troubler
Par les ennuis de la contrainte,
Par les alarmes de la crainte,
Par tout ce qui peut démêler
La vérité d'avec la feinte.
C'est trop, dit-il, me laisser endormir
Si ses vertus sont véritables,

Les traitemens les plus insupportables
Ne feront que les affermir.
Dans son palais il la tient resserrée,
Loin de tous les plaisirs qui naissent à la cour ;
Et dans sa chambre, où seule elle vit retirée,
A peine il laisse entrer le jour.
Persuadé que la parure
Et le superbe ajustement,
Du sexe, que pour plaire a formé la nature,
Est le plus doux enchantement,
Il lui demande avec rudesse
Les perles, les rubis, les bagues, les bijoux,
Qu'il lui donna pour marque de tendresse,
Lorsque de son amant il devint son époux.
Elle dont la vie est sans tache,
Et qui n'a jamais eu d'attache
Qu'à s'acquitter de son devoir,
Les lui donne sans s'émouvoir ;
Et même, le voyant se plaire à les reprendre,
N'a pas moins de joie à les rendre,
Qu'elle en eut à les recevoir.
Pour m'éprouver, mon époux me tourmente,
Dit-elle, et je vois bien qu'il ne me fait souffrir,
Qu'afin de réveiller ma vertu languissante,
Qu'un doux et long repos pourrait faire périr.
S'il n'a pas ce dessein, du moins suis-je assurée
Que telle est du seigneur la conduite sur moi,
Et que de tant de maux l'ennuyeuse durée
N'est que pour exercer ma constance et ma foi.

Pendant que tant de malheureuses
Errent au gré de leurs desirs,
Par mille routes dangereuses,
Après de faux et vains plaisirs;
Pendant que le seigneur, dans sa lente justice,
Les laisse aller aux bords du précipice,
Sans prendre part à leur danger;
Par un pur mouvement de sa bonté suprême,
Il me choisit comme un enfant qu'il aime,
Il s'applique à me corriger.
Aimons donc sa rigueur utilement cruelle;
On n'est heureux qu'autant qu'on a souffert:
Aimons sa bonté paternelle,
Et la main dont elle se sert.
Le prince a beau la voir obéir sans contrainte
A tous ses ordres absolus:
Je vois le fondement de cette vertu feinte,
Dit-il; et ce qui rend tous mes coups superflus,
C'est qu'ils n'ont porté leur atteinte
Qu'à des endroits où son amour n'est plus.
Dans son enfant, dans la jeune princesse,
Elle a mis toute sa tendresse;
A l'éprouver si je veux réussir,
C'est-là qu'il faut que je m'adresse;
C'est-là que je puis m'éclaircir.
Elle venait de donner la mammelle
Au tendre objet de son amour ardent,
Qui, couché sur son sein, se jouait avec elle,
Et riait en la regardant.

Je vois que vous l'aimez, lui dit-il ; cependant
Il faut que je vous l'ôte en cet âge encor tendre,
Pour lui former les mœurs, et pour la préserver
De certains mauvais air qu'avec vous l'on peut
prendre :
Mon heureux sort me fait trouver
Une dame d'esprit, qui saura l'élever
Dans toutes les vertus et dans la politesse
Que doit avoir une princesse.
Disposez-vous à la quitter,
On va venir pour l'emporter.
Il la laisse à ces mots, n'ayant pas le courage,
Ni les yeux assez inhumains,
Pour voir arracher de ses mains
De leur amour l'unique gage.
Elle, de mille pleurs se baigne le visage,
Et dans un morne accablement
Attend de son malheur le funeste moment.
Dès que d'une action si triste et si cruelle
Le ministre odieux à ses yeux se montra,
Il faut obéir, lui dit-elle ;
Puis prenant son enfant qu'elle considéra,
Qu'elle baisa d'une ardeur maternelle,
Qui de ses petits bras tendrement la serra ;
Toute en pleurs elle le livra.
Ah! que sa douleur fut amère!
Arracher l'enfant ou le cœur
Du sein d'une si tendre mère,
C'est la même douleur.

Près de la ville étoit un monastère
Fameux par son antiquité,
Où des vierges vivoient dans une règle austère,
Sous les yeux d'une abbesse illustre en piété;
Ce fut là que dans le silence,
Et sans déclarer sa naissance,
On déposa l'enfant, et les bagues de prix,
Sous l'espoir d'une récompense
Digne des soins que l'on en auroit pris.
Le prince, qui tâchoit d'éloigner par la chasse
Le vif remords qui l'embarrasse
Sur l'excès de sa cruauté,
Craignoit de revoir la princesse,
Comme on craint de revoir une fière tigresse
A qui son faon vient d'être ôté;
Cependant il en fut traité
Avec douceur, avec caresse,
Et même avec cette tendresse
Qu'elle eut aux plus beaux jours de sa prospérité.
Par cette complaisance et si grande, et si prompte,
Il fut touché de regret et de honte,
Mais son chagrin demeura le plus fort;
Ainsi deux jours après, avec des larmes feintes,
Pour lui porter encor de plus vives atteintes,
Il lui vint dire que la mort
De leur aimable enfant avoit fini le sort.
Ce coup inopiné mortellement la blesse;
Cependant, malgré sa tristesse,
Ayant vu son époux qui changeoit de couleur,

Elle

Elle parut oublier son malheur,
Et n'avoir même de tendresse
Que pour le consoler de sa fausse douleur.
Cette bonté, cette ardeur sans égale
D'amitié conjugale,
Du prince tout-à-coup désarmant la rigueur,
Le touche, le pénètre, et lui change le cœur,
Jusques-là qu'il lui prend envie
De déclarer que leur enfant
Jouit encore de la vie :
Mais sa bile s'élève, et fière lui défend
De rien découvrir du mystère
Qu'il peut être utile de taire.
Dès ce bienheureux jour, telle des deux époux
Fut la mutuelle tendresse,
Qu'elle n'est point plus vive aux momens les
plus doux,
Entre l'amant et la maîtresse.
Quinze fois le soleil, pour former les saisons,
Habita tour-à-tour dans ses douze maisons,
Sans rien voir qui les désunisse :
Que si quelquefois par caprice
Il prend plaisir à la fâcher,
C'est seulement pour empêcher
Que l'amour ne se ralentisse :
Tel que le forgeron qui, pressant son labeur,
Répand un peu d'eau sur la braise
De sa languissante fournaise,
Pour en redoubler la chaleur.

Cependant la jeune princesse
Croissait en esprit et sagesse ;
A la douceur, à la naïveté,
Qu'elle tenoit de son aimable mère,
Elle joignit de son illustre père
L'agréable et noble fierté :
L'amas de ce qui plaît dans chaque caractère,
Fit une parfaite beauté.
Par-tout comme un astre elle brille,
Et, par hasard, un seigneur de la cour,
Jeune et bien fait, et plus beau que le jour,
L'ayant vu paraître à la grille,
Conçut pour elle un violent amour.
Par l'instinct qu'au beau sexe a donné la nature,
Et que toutes les beautés ont,
De voir l'invincible blessure
Que font leurs yeux au moment qu'ils la font,
La princesse fut informée
Qu'elle étoit tendrement aimée.
Après avoir quelque tems résisté,
Comme on le doit, avant que de se rendre,
D'un amour également tendre
Elle l'aima de son côté.
Dans cet amant rien n'étoit à reprendre ;
Il étoit beau, vaillant, né d'illustres aïeux ;
Et dès long-tems, pour en faire son gendre,
Sur lui le prince avoit jeté les yeux.
Ainsi donc avec joie il apprit la nouvelle
De l'ardeur tendre et mutuelle
Dont brûloient ces jeunes amans ;

Mais il lui prit une bizarre envie
De leur faire acheter par de cruels tourmens,
Le plus grand bonheur de leur vie.
Je me plairai, dit-il, à les rendre contens;
Mais il faut que l'inquiétude
Par tout ce qu'elle a de plus rude,
Rende encor leurs feux plus constans :
De mon épouse en même tems
J'exercerai la patience,
Non point, comme jusqu'à ce jour,
Pour rassurer ma folle défiance;
Je ne dois plus douter de son amour;
Mais pour faire éclater aux yeux de tout le monde
Sa bonté, sa douceur, sa sagesse profonde,
Afin que de ces dons si grands, si précieux,
La terre se voyant parée,
En soit de respect pénétrée,
Et, par reconnoissance, en rende grace aux cieux,
Il déclare en public, que, manquant de lignée
En qui l'état un jour retrouve son seigneur,
Que la fille qu'il eut de son fol hyménée
Etant morte aussi-tôt que née,
Il doit ailleurs chercher plus de bonheur;
Que l'épouse qu'il prend est d'illustre naissance,
Qu'en un couvent on l'a jusqu'à ce jour
Fait élever dans l'innocence,
Et qu'il va par l'hymen couronner son amour.
On peut juger à quel point fut cruelle
Aux deux jeunes amans cette affreuse nouvelle;

Ensuite, sans marquer ni chagrin ni douleur,
Il avertit son épouse fidelle
Qu'il faut qu'il se sépare d'elle,
Pour éviter un extrême malheur ;
Que le peuple, indigné de sa basse naissance,
Le force à prendre ailleurs une digne alliance.
Il faut, dit-il, vous retirer
Sous votre toît de chaume et de fougère,
Après avoir repris vos habits de bergère,
Que je vous ai fait préparer.
Avec une tranquille et muette constance,
La princesse entendit prononcer sa sentence :
Sous les dehors d'un visage serein
Elle dévoroit son chagrin ;
Et, sans que la douleur diminuât ses charmes,
De ses beaux yeux tomboient de grosses lar-
mes,
Ainsi que quelquefois, au retour du printems,
Il fait soleil et pleut en même tems.
Vous êtes mon époux, mon seigneur et mon
maître,
(Dit-elle en soupirant, prête à s'évanouir),
Et, quelqu'affreux que soit ce que je viens d'ouïr,
Je saurai vous faire connoître
Que rien ne m'est si cher que de vous obéir.
Dans sa chambre aussi-tôt seule elle se retire ;
Et là se dépouillant de ses riches habits,
Elle reprend, paisible et sans rien dire,
Pendant que son cœur en soupire,

Ceux qu'elle avoit en gardant ses brebis.
En cet humble et simple équipage,
Elle aborde le prince, et lui tient ce langage :
Je ne puis m'éloigner de vous,
Sans le pardon d'avoir su vous déplaire ;
Je puis souffrir le poids de ma misère,
Mais je ne puis, seigneur, souffrir votre cour-
roux :
Accordez cette grace à mon regret sincère ;
Et je vivrai contente en mon triste séjour,
Sans que jamais le tems altère
Ni mon humble respect, ni mon fidèle amour.
Tant de soumission et tant de grandeur d'ame
Sous un vil habillement,
Qui dans le cœur du prince, en ce même moment
Réveilla tous les traits de sa première flâme,
Alloient casser l'arrêt de son bannissement,
Emu par de si puissans charmes,
Et prêt à répandre des larmes,
Il commençoit à s'avancer
Pour l'embrasser ;
Quand tout-à-coup l'impérieuse gloire
D'être ferme en son sentiment,
Sur son amour remporta la victoire,
Et le fit en ces mots répondre durement :
De tout le tems passé j'ai perdu la mémoire,
Je suis content de votre repentir ;
Allez, il est tems de partir.
Elle part aussi-tôt, et regardant son père,

Qu'on avoit revêtu de son rustique habit,
Et qui, le cœur percé d'une douleur amère,
Pleuroit un changement si prompt et si subit :
Retournons, lui dit-elle, en nos sombres boc-
cages,
Retournons habiter nos demeures sauvages,
Et quittons sans regret la pompe des palais ;
Nos cabanes n'ont pas tant de magnificence,
Mais on y trouve, avec plus d'innocence,
Un plus ferme repos, une plus douce paix.
Dans son désert à grand' peine arrivée,
Elle reprend et quenouille et fuseaux,
Et va filer au bord des mêmes eaux
Où le prince l'avoit trouvée.
Là son cœur tranquille et sans fiel,
Cent fois le jour demande au ciel,
Qu'il comble son époux de gloire, de richesses,
Et qu'à tous ses desirs il ne refuse rien :
Un amour nourri de carresses
N'est pas plus ardent que le sien.
Ce cher époux qu'elle regrette,
Voulant encore l'éprouver,
Lui fait dire dans sa retraite,
Qu'elle ait à le venir trouver.
Griselidis, dit-il, dès qu'elle se présente,
Il faut que la princesse à qui je dois demain
Dans le temple donner la main,
De vous et de moi soit contente.
Je vous demande ici tous vos soins, et je veux

Que vous m'aidiez à plaire à l'objet de mes vœux ;
Vous savez de quel air il faut que l'on me serve ;
Point d'épargne, point de réserve,
Que tout sente le prince, et le prince amoureux.
Employez toute votre adresse
A parer son appartement ;
Que l'abondance, la richesse,
La propreté, la politesse
S'y fassent voir également ;
Enfin, songez incessamment
Que c'est une jeune princesse
Que j'aime tendrement.
Pour vous faire entrer davantage
Dans les soins de votre devoir,
Je veux ici vous faire voir
Celle qu'à bien servir mon ordre vous engage.
Telle qu'aux portes du levant
Se montre la naissante aurore,
Telle parut en arrivant
La princesse plus belle encore.
Grisélidis à son abord
Dans le fond de son cœur sentit un doux transport
De la tendresse maternelle ;
Du tems passé, de ses jours bienheureux
Le souvenir en son cœur se rappelle :
Hélas ! ma fille, en soi-même dit-elle,
Si le ciel favorable eût écouté mes vœux,
Seroit presqu'aussi grande, et peut-être aussi belle.
Pour la jeune princesse, en ce même moment

Elle prit un amour si vif, si véhément,
Qu'aussi-tôt qu'elle fut absente,
En cette sorte au prince elle parla,
Suivant, sans le savoir, l'instinct qui s'en mêla.
Souffrez, seigneur, que je vous représente,
Que cette princesse charmante
Dont vous allez être l'époux,
Dans l'aise, dans l'éclat, dans la pourpre nourrie,
Ne pourra supporter, sans en perdre la vie,
Les mêmes traitemens que j'ai reçus de vous.
Le besoin, ma naissance obscure,
M'avoient endurcie aux travaux,
Et je pouvois souffrir toutes sortes de maux
Sans peine, et même sans murmure;
Mais elle qui jamais n'a connu la douleur,
Elle mourra dès la moindre rigueur,
Dès la moindre parole un peu seche, un peu dure.
Hèlas! seigneur, je vous conjure
De la traiter avec douceur.
Songez, lui dit le prince, avec un ton sévère,
A me servir selon votre pouvoir;
Il ne faut pas qu'une simple bergère
Fasse des leçons, et s'ingère
De m'avertir de mon devoir.
Griselidis à ces mots, sans rien dire,
Baisse les yeux et se retire.
Cependant pour l'hymen les seigneurs invités
Arrivèrent de tous côtés;
Dans une magnifique salle

Où le prince les assembla,
Avant que d'allumer la torche nuptiale,
En cette sorte il leur parla :
Rien au monde, après l'espérance,
N'est plus trompeur que l'apparence ;
Ici l'on en peut voir un exemple éclatant :
Qui ne croyoit que ma jeune maîtresse,
Que l'hymen va rendre princesse,
Ne soit heureuse et n'ait le cœur content ?
Il n'en est rien pourtant.
Qui pourroit s'empêcher de croire
Que ce jeune guerrier, amoureux de la gloire,
N'aime à voir cet himen, lui qui dans les tournois
Va sur tous ses rivaux remporter la victoire ?
Cela n'est pas vrai toutefois.
Qui ne croiroit encor qu'en sa juste colère,
Griselidis ne pleure et ne se désespère ?
Elle ne se plaint point, elle consent à tout,
Et rien n'a pu pousser sa patience à bout.
Qui ne croiroit enfin que de ma destinée
Rien ne peut égaler la course fortunée,
En voyant les appas de l'objet de mes vœux ?
Cependant si l'hymen me lioit de ses nœuds,
J'en concevrois une douleur profonde,
Et de tous les princes du monde,
Je serois le plus malheureux.
L'énigme vous paroît difficile à comprendre ;
Deux mots vont vous la faire entendre,
Et ces deux mots feront évanouir

Tous les malheurs que vous venez d'ouïr.
Sachez, poursuivit-il, que l'aimable personne
Que vous croyez m'avoir blessé le cœur,
Est ma fille, et que je la donne
Pour femme à ce jeune seigneur
Qui l'aime d'un amour extrême,
Et dont il est aimé de même.
Sachez encor, que touché vivement
De la patience et du zèle
De l'épouse sage et fidèle
Que j'ai chassée indignement,
Je la reprends, afin que je répare
Par tout ce que l'amour peut avoir de plus doux,
Le traitement dur et barbare
Qu'elle a reçu de mon esprit jaloux,
Plus grande sera mon étude
A prévenir tous ses desirs,
Qu'elle ne fut dans mon inquiétude
A l'accabler de déplaisirs;
Et si dans tous les tems doit vivre la mémoire
Des ennuis dont son cœur ne fut point abattu,
Je veux que plus encore on parle de la gloire
Dont j'ai couronné sa suprême vertu.
Comme quand un épais nuage
A le jour obscurci,
Et que le ciel, de toutes parts noirci,
Menace d'un affreux orage;
Si de ce voile obscur par les vents écarté,
Un brillant rayon de clarté

Se répand sur le paysage,
Tout rit et reprend sa beauté.
Telle dans tous les yeux où régnoit la tristesse,
Eclate tout-à-coup une vive allégresse.
Par ce prompt éclaircissement,
La jeune princesse ravie
D'apprendre que du prince elle a reçu la vie,
Se jette à ses genoux qu'elle embrasse ardemment.
Son père, qu'attendrit une fille si chère,
La relève, la baise, et la mène à sa mère,
A qui trop de plaisir en un même moment,
Otoit presque tout sentiment.
Son cœur, qui tant de fois en proie
Aux plus cuisans traits du malheur,
Supporta si bien la douleur,
Succombe au doux poids de la joie;
A peine de ses bras pouvoit-elle serrer
L'aimable enfant que le ciel lui renvoie;
Elle ne pouvoit que pleurer.
Assez dans d'autre tems vous pourrez satisfaire,
Lui dit le prince, aux tendresses du sang;
Reprenez les habits qu'exige votre rang,
Nous avons des noces à faire.
Au temple on conduisit les deux jeunes amans,
Où la mutuelle promesse
De se chérir avec tendresse
Affermit pour jamais leurs doux engagemens,
Ce ne sont que plaisirs, que tournois magnifiques,

Que jeux, que danses, que musiques,
Et que festins délicieux,
Où sur Griselidis se tournent tous les yeux;
Où sa patience éprouvée,
Jusques au ciel est élevée
Par mille éloges glorieux.
Des peuples réjouis la complaisance est telle
Pour leur prince capricieux,
Qu'ils vont jusqu'à louer son épreuve cruelle,
A qui d'une vertu si belle,
Suffisante au beau sexe, et si rare en tous lieux,
On doit un si parfait modèle.

A MONSIEUR ***,

EN LUI ENVOYANT

GRISELIDIS.

Si je m'étois rendu à tous les différens avis qui m'ont été donnés sur l'ouvrage que je vous envoie, il n'y seroit rien demeuré que le conte tout sec et tout uni ; et en ce cas j'aurois mieux fait de n'y pas toucher, et de le laisser dans son papier bleu, où il est depuis tant d'années. Je le lus d'abord à deux de mes amis. Pourquoi, dit l'un, s'étendre si fort sur le caractère de votre héros ? Qu'a-t-on à faire de savoir ce qu'il faisoit le matin dans son conseil, et moins encore à quoi il se divertissoit l'après-dîné ? Tout cela est bon à retrancher. Otez-moi, je vous prie, dit l'autre, la réponse enjouée qu'il fait aux députés de son peuple, qui le pressent

de se marier; elle ne convient point à un prince grave et sérieux. Vous voulez bien encore, poursuivit-il, que je vous conseille de supprimer la longue description de votre chasse. Qu'importe tout cela au fond de votre histoire ? Croyez-moi, ce sont de vains et ambitieux ornemens qui appauvrissent votre poëme au lieu de l'enrichir. Il en est de même, ajouta-t-il, des préparatifs qu'on fait pour le mariage du prince; tout cela est oiseux et inutile. Pour vos dames qui rabaissent leurs coëffures, qui couvrent leurs gorges et qui allongent leurs manches, froide plaisanterie, aussi bien que celle de l'orateur qui s'applaudit de son éloquence. Je demande encore, reprit celui qui avoit parlé le premier, que vous ôtiez les réflexions chrétiennes de Griselidis, qui dit que c'est Dieu qui veut l'éprouver; c'est un sermon hors de sa place. Je ne saurois encore souffrir les inhumanités

de votre prince; elles me mettent en colère; je les supprimerois : il est vrai qu'elles sont de l'histoire, mais il n'importe. J'ôterois encore l'épisode du jeune seigneur, qui n'est là que pour épouser la jeune princesse; cela allonge trop votre conte. Mais, lui dis-je, le conte finiroit mal sans cela. Je ne saurois vous dire, répondit-il; je ne laisserois pas de l'ôter. A quelques jours de là, je fis la même lecture à deux autres de mes amis, qui ne me dirent pas un seul mot sur les endroits dont je viens de parler, mais qui en reprirent quantité d'autres. Bien loin de me plaindre de la rigueur de votre critique, leur dis-je, je me plains de ce qu'elle n'est pas assez sévère; vous m'avez passé une infinité d'endroits que l'on trouve très-dignes de censure. Comme quoi, dirent-ils? On trouve, leur dis-je, que le caractère du prince est trop étendu, et qu'on n'a que faire de savoir ce qu'il fai-

soit le matin, et encore moins l'après-dîné. On se moque de vous, dirent-ils tous deux ensemble, quand on vous fait de semblables critiques. On blâme, poursuis-je, la réponse que fait le prince à ceux qui le pressent de se marier, comme trop enjouée, et indigne d'un prince grave et sérieux. Bon, reprit l'un d'eux, et où est l'inconvénient qu'un jeune prince d'Italie, pays où l'on est accoutumé à voir les hommes les plus graves et les plus élevés en dignité, dire des plaisanteries, et qui d'ailleurs fait profession de mal parler et des femmes et du mariage, matières si sujettes à la raillerie, se soit un peu réjoui sur cet article? Quoi qu'il en soit, je vous demande grace pour cet endroit, comme pour celui de l'orateur qui croyoit avoir converti le prince, et pour le rabaissement des coëffures; car ceux qui n'ont pas aimé la réponse enjouée du prince, ont bien la mine d'avoir fait main-basse sur ces deux

endroits-là. Vous l'avez deviné, lui dis-je. Mais d'un autre côté, ceux qui n'aiment que les choses plaisantes, n'ont pu souffrir les réflexions chrétiennes de la princesse, qui dit que c'est Dieu qui la veut éprouver; ils prétendent que c'est un sermon hors de propos. Hors de propos! reprit l'autre : non-seulement ces réflexions conviennent au sujet, mais elles y sont absolument nécessaires. Vous aviez besoin de rendre croyable la patience de votre héroïne; et quel autre moyen aviez-vous, que de lui faire regarder les mauvais traitemens de son époux, comme venant de la main de Dieu? Sans cela, on la prendroit pour la plus stupide de toutes les femmes, ce qui ne feroit pas assurément un bon effet. On blâme encore, leur dis-je, l'épisode du jeune seigneur qui épouse la jeune princesse. On a tort, reprit-il : comme votre ouvrage est un véritable poëme, quoique vous lui donniez

le titre de Nouvelle, il faut qu'il n'y ait rien à desirer quand il finit. Cependant si la jeune princesse s'en retournoit dans son couvent sans être mariée, après s'y être attendue, elle ne seroit point contente, ni ceux qui liroient la nouvelle. Ensuite de cette conférence, j'ai pris le parti de laisser mon ouvrage tel, à peu près, qu'il a été lu dans l'académie. En un mot, j'ai eu soin de corriger les choses qu'on m'a fait voir être mauvaises en elles-mêmes ; mais à l'égard de celles que j'ai trouvées n'avoir point d'autres défaut que de n'être pas au goût de quelques personnes peut-être un peu trop délicates, j'ai cru n'y devoir pas toucher.

Est-ce une raison décisive
D'ôter un bon mets d'un repas,
Parce qu'il s'y trouve un convive
Qui par malheur ne l'aime pas ?
Il faut que tout le monde vive,
Et que les mets, pour plaire à tous,
Soient différens comme les goûts.

Quoi qu'il en soit, j'ai cru devoir m'en remettre au public, qui juge toujours bien. J'apprendrai de lui ce que j'en dois croire, et je suivrai exactement tous ses avis, s'il m'arrive jamais de faire une seconde édition de cet ouvrage.

PEAU-D'ANE,

CONTE.

Il est des gens de qui l'esprit guindé,
Sous un front jamais déridé,
Ne souffre, n'approuve et n'estime
Que le pompeux et le sublime;
Pour moi, j'ose poser en fait,
Qu'en de certains momens l'esprit le plus parfait
Peut aimer sans rougir jusqu'aux marionnettes,
Et qu'il est des tems et des lieux,
Où le grave et le sérieux
Ne valent pas d'agréables sornettes.
Pourquoi faut-il s'émerveiller
Que la raison la mieux sensée,

Lasse souvent de trop veiller,
Par des Contes d'Ogre (1) et de Fée
Ingénieusement bercée,
Prenne plaisir à sommeiller?
Sans craindre donc qu'on me condamne
De mal employer mon loisir,
Je vais, pour contenter votre juste desir,
Vous raconter au long l'histoire de Peau-d'Ane.

Il étoit une fois un roi,
Le plus grand qui fût sur la terre,
Aimable en paix, terrible en guerre,
Seul enfin comparable à soi.
Ses voisins le craignoient, ses états étoient calmes;
Et l'on voyoit de toutes parts
Fleurir à l'ombre de ses palmes,
Et les vertus et les beaux arts.
Son aimable moitié, sa compagne fidelle,
Etoit si charmante et si belle,
Avoit l'esprit si commode et si doux,
Qu'il étoit encore avec elle
Moins heureux roi, qu'heureux époux.
De leur tendre et chaste hyménée,
Plein de douceur et d'agrément,
Avec tant de vertus une fille étoit née,
Qu'ils se consoloient aisément
De n'avoir pas de plus ample lignée.

(1) Homme sauvage qui mangeoit les petits enfans.

Dans son vaste et riche palais
Ce n'étoit que magnificence;
Par-tout y fourmilloit une vive abondance
De courtisans et de valets :
Il avoit dans son écurie,
Grands et petits chevaux de toutes les façons,
Couverts de beaux caparaçons
Roides d'or et de broderie.
Mais ce qui surprenoit tout le monde en entrant,
C'est qu'au lieu le plus apparent,
Un maître âne étaloit ses deux grandes oreilles :
Cette injustice vous surprend ;
Mais lorsque vous saurez ses vertus nompareilles,
Vous ne trouverez pas que l'honneur fut trop grand.
Tel et si net le forma la nature,
Qu'il ne faisoit jamais d'ordure,
Mais bien beaux écus au soleil
Et louis de toute manière,
Qu'on alloit recueillir sur la blonde litière
Tous les matins à son réveil.
Or, le Ciel, qui par fois se lasse
De rendre les hommes contens,
Qui toujours à ses biens mêle quelque disgrace,
Ainsi que la pluie au beau tems,
Permit qu'une âpre maladie
Tout-à-coup de la reine attaquât les beaux jours.
Par-tout on cherche du secours ;
Mais ni la Faculté, qui le grec étudie,

Ni les charlatans ayant cours,
Ne purent tous ensemble arrêter l'incendie
Que la fièvre allumoit en s'augmentant toujours.
Arrivée à sa dernière heure,
Elle dit au roi son époux :
Trouvez bon qu'avant que je meure,
J'exige une chose de vous ;
C'est que, s'il vous prenoit envie
De vous remarier quand je n'y serai plus .....
Ha ! dit le roi, ces soins sont superflus,
Je n'y songerai de ma vie :
Soyez en repos là-dessus.
Je le crois bien, reprit la reine,
Si j'en prends à témoin votre amour véhément ;
Mais pour m'en rendre plus certaine,
Je veux avoir votre serment,
Adouci toutefois par ce tempérament,
Que si vous rencontrez une femme plus belle,
Mieux faite et plus sage que moi,
Vous pourrez franchement lui donner votre foi,
Et vous marier avec elle.
Sa confiance en ses attraits
Lui faisoit regarder une telle promesse
Comme un serment surpris avec adresse
De ne se marier jamais.
Le prince jura donc, les yeux baignés de larmes,
Tout ce que la reine voulut.
La reine entre ses bras mourut,
Et jamais un mari ne fit tant de vacarmes.

A l'ouïr sangloter et les nuits et les jours,
On jugea que son deuil ne lui dureroit guère,
Et qu'il pleuroit ses défuntes amours,
Comme un homme pressé qui veut sortir d'affaire.
On ne se trompa point. Au bout de quelques mois
Il voulut procéder à faire un nouveau choix,
Mais ce n'étoit pas chose aisée;
Il falloit garder son serment,
Et que la nouvelle épousée
Eût plus d'attraits et d'agrément
Que celle qu'on venoit de mettre au monument.
Ni la cour en beautés fertile,
Ni la campagne, ni la ville,
Ni les royaumes d'alentour,
Dont on alla faire le tour,
N'en purent fournir une telle :
L'infante seule étoit plus belle,
Et possédoit certains tendres appas
Que la défunte n'avoit pas.
Le roi le remarqua lui-même,
Et, brûlant d'un amour extrême,
Alla follement s'aviser
Que par cette raison il devoit l'épouser;
Il trouva même un casuiste
Qui jugea que le cas se pouvoit proposer.
Mais la jeune princesse, triste
D'ouïr parler d'un tel amour,
Se lamentoit et pleuroit nuit et jour.
De mille chagrins l'ame pleine,

Elle alla trouver sa marraine,
Loin dans une grotte à l'écart,
De nacre et de corail richement étoffée :
C'étoit une admirable Fée,
Qui n'eut jamais de pareille en son art.
Il n'est pas besoin qu'on vous die
Ce qu'étoit une Fée en ces bienheureux tems,
Car je suis sûr que votre mie
Vous l'aura dit dès vos plus jeunes ans.
Je sais, dit-elle, en voyant la princesse,
Ce qui vous fait venir ici ;
Je sais de votre cœur la profonde tristesse :
Mais avec moi n'ayez plus de souci ;
Il n'est rien qui vous puisse nuire,
Pourvu qu'à mes conseils vous vous laissiez conduire.
Votre père, il est vrai, voudroit vous épouser :
Ecouter sa folle demande
Seroit une faute bien grande ;
Mais sans le contredire on le peut refuser.
Dites-lui qu'il faut qu'il vous donne,
Pour rendre vos desirs contens,
Avant qu'à son amour votre cœur s'abandonne,
Une robe qui soit de la couleur du tems.
Malgré tout son pouvoir et toute sa richesse,
Quoique le ciel en tout favorise ses vœux,
Il ne pourra jamais accomplir sa promesse.
Aussi-tôt la jeune princesse
L'alla dire en tremblant à son père amoureux,

Qui dans le moment fit entendre
Aux tailleurs les plus importans,
Que s'ils ne lui faisoient, sans trop le faire attendre,
Une robe qui fût de la couleur du tems,
Ils pouvoient s'assurer qu'il les feroit tous pendre.
Le second jour ne luisoit pas encor,
Qu'on apporta la robe desirée :
Le plus beau bleu de l'empirée
N'est pas, lorsqu'il est ceint d'un gros nuage d'or,
D'une couleur plus azurée.
De joie et de douleur l'infante pénétrée,
Ne sait que dire, ni comment
Se dérober à son engagement.
Princesse, demandez-en une,
Lui dit sa marraine tout bas,
Qui, plus brillante et moins commune,
Soit de la couleur de la lune ;
Il ne vous la donnera pas.
A peine la princesse en eut fait la demande,
Que le roi dit à son brodeur :
Que l'astre de la nuit n'ait pas plus de splendeur,
Et que dans quatre jours, sans faute, on me la rende.
Le riche habillement fut fait au jour marqué,
Tel que le roi s'en étoit expliqué.
Dans les cieux où la nuit a déployé ses voiles,

La lune est moins pompeuse en sa robe d'argent,
Lors même qu'au milieu de son cours diligent
Sa plus vive clarté fait pâlir les étoiles.
La princesse admirant ce merveilleux habit,
Etoit à consentir presque délibérée ;
Mais par sa marraine inspirée,
Au prince amoureux elle dit :
Je ne saurois être contente,
Que je n'aie une robe encore plus brillante,
Et de la couleur du soleil.
Le prince qui l'aimait d'un amour sans pareil,
Fit venir aussi-tôt un riche lapidaire,
Et lui commanda de la faire
D'un superbe tissu d'or et de diamans,
Disant que s'il manquoit à le bien satisfaire,
Il le feroit mourir au milieu des tourmens.
Le prince fut exempt de s'en donner la peine ;
Car l'ouvrier industrieux,
Avant la fin de la semaine,
Fit apporter l'ouvrage précieux ;
Si beau, si vif, si radieux,
Que le blond amant de Climène,
Lorsque sur la voûte des cieux,
Dans son char d'or il se promène,
D'un plus brillant éclat n'éblouit pas les yeux.
L'infante, que ces dons achèvent de confondre,
A son père, à son roi ne sait plus que répondre.
Sa marraine aussi-tôt la prenant par la main :
Il ne faut pas, lui dit-elle à l'oreille,

Demeurer en si beau chemin.
Est-ce une si grande merveille
Que tous ces dons que vous en recevez,
Tant qu'il aura l'âne que vous savez,
Qui d'écus d'or sans cesse emplit sa bourse ?
Demandez-lui la peau de ce rare animal ;
Comme il est toute sa ressource,
Vous ne l'obtiendrez pas, ou je raisonne mal.
Cette Fée étoit bien savante,
Et cependant elle ignoroit encor
Que l'amour violent, pourvu qu'on le contente,
Compte pour rien l'argent et l'or.
La peau fut galamment aussi-tôt accordée
Que l'infante l'eut demandée :
Cette peau, quand on l'apporta,
Terriblement l'épouventa,
Et la fit de son sort amèrement se plaindre.
Sa marraine survint, et lui représenta
Que quand on fait le bien on ne doit jamais craindre,
Qu'il faut laisser penser au roi
Qu'elle est tout-à-fait disposée
A subir avec lui la conjugale loi ;
Mais qu'au même moment, seule et bien déguisée,
Il faut qu'elle s'en aille en quelqu'état lointain,
Pour éviter un mal si proche et si certain.
Voici, poursuivit-elle, une grande cassette
Où nous mettrons tous vos habits,

Votre miroir, votre toilette,
Vos diamans et vos rubis.
Je vous donne encor ma baguette;
En la tenant en votre main,
La cassette suivra votre même chemin,
Toujours sous la terre cachée;
Et lorsque vous voudrez l'ouvrir,
A peine mon bâton la terre aura touchée,
Qu'aussi-tôt à vos yeux elle viendra s'offrir.
Pour vous rendre méconnoissable,
La dépouille de l'âne est un masque admirable:
Cachez-vous bien dans cette peau;
On ne croira jamais, tant elle est effroyable:
Qu'elle renferme rien de beau.
La princesse ainsi travestie,
De chez la sage Fée à peine fut sortie,
Pendant la fraîcheur du matin,
Que le prince, qui pour la fête
De son heureux hymen s'apprête,
Apprend tout effrayé son funeste destin.
Il n'est point de maison, de chemin, d'avenue,
Qu'on ne parcoure promptement:
Mais on s'agite vainement.
On ne peut deviner ce qu'elle est devenue.
Par-tout se répandit un triste et noir chagrin;
Plus de noces, plus de festin,
Plus de tarte, plus de dragées:
Les dames de la cour, toutes découragées,
N'en dînèrent point la plupart;

Mais du curé sur-tout la tristesse fut grande,
Car il en déjeûna fort tard,
Et qui pis est, n'eut point d'offrande.
L'infante cependant poursuivoit son chemin,
Le visage couvert d'une vilaine crasse :
A tous passans elle tendoit la main,
Et tâchoit pour servir de trouver une place ;
Mais les moins délicats et les plus malheureux,
La voyant si maussade et si pleine d'ordure,
Ne vouloient écouter ni retirer chez eux
Une si sale créature.
Elle alla donc bien loin, bien loin, encor plus loin.
Enfin elle arriva dans une métairie,
Où la fermière avoit besoin.
D'une souillon, dont l'industrie
Allât jusqu'à savoir bien laver des torchons,
Et nettoyer l'auge aux cochons.
On la mit dans un coin au fond de la cuisine.
Où les valets, insolente vermine,
Ne faisoient que la tirailler,
La contredire et la railler :
Ils ne savoient quelle pièce lui faire,
La harcelant à tout propos ;
Elle étoit la butte ordinaire
De tous leurs quolibets et de tous leurs bons mots.
Elle avoit le dimanche un peu plus de repos;
Car, ayant du matin fait sa petite affaire,

Elle entroit dans sa chambre, et tenant son huis clos,
Elle se décrassoit, puis ouvroit sa cassette,
Mettoit proprement sa toilette,
Rangeoit dessus ses petits pots
Devant son grand miroir : contente et satisfaite,
De la lune tantôt la robe elle mettoit,
Tantôt celle où le feu du soleil éclatoit;
Tantôt la belle robe bleue,
Que tout l'azur des cieux ne sauroit égaler;
Avec ce chagrin seul, que leur traînante queue
Sur le plancher trop court ne pouvoit s'étaler.
Elle aimoit à se voir jeune, vermeille et blanche,
Et plus blanche cent fois que nulle autre n'étoit;
Ce doux plaisir la substantoit,
Et la menoit jusqu'à l'autre dimanche.
J'oubliois à dire en passant,
Qu'en cette grande métairie,
D'un roi magnifique et puissant
Se faisoit la ménagerie;
Que là, poules de Barbarie,
Rales, pintades, cormorans,
Oisons musqués, canes petières,
Et mille autres oiseaux de bizarres manières,
Entr'eux presque tous différens,
Remplissoient à l'envi dix cours toutes entières.
Le fils du roi, dans ce charmant séjour
Venoit souvent au retour de la chasse,

Se reposer, boire à la glace
Avec les seigneurs de sa cour.
Tel ne fut point le beau Céphale;
Son air étoit royal, sa mine martiale,
Propre à faire trembler les plus fiers bataillons.
Peau-d'Ane de fort loin le vit avec tendresse,
Et reconnut par cette hardiesse,
Que sous sa crasse et ses haillons,
Elle gardoit encor le cœur d'une princesse.
Qu'il a l'air grand, quoiqu'il l'ait négligé,
Qu'il est aimable, disoit-elle,
Et que bienheureuse est la belle
A qui son cœur est engagé!
D'une robe de rien s'il m'avoit honorée,
Je m'en trouverois plus parée
Que de toutes celles que j'ai.
Un jour le jeune prince errant à l'aventure,
De basse-cour en basse-cour,
Passa dans une allée obscure,
Où de Peau-d'Ane étoit l'humble séjour.
Par hasard il mit l'œil au trou de la serrure.
Comme il étoit fête ce jour,
Elle avoit pris une riche parure
Et ses superbes vêtemens,
Qui, tissus de fin or et de gros diamans,
Egaloient du soleil la clarté la plus pure.
Le prince au gré de son desir
La contemple, et ne peut qu'à peine,
En la voyant reprendre haleine,

Tant il est comblé de plaisir.
Quels que soient les habits, la beauté du visage,
Son beau tour, sa vive blancheur,
Ses traits fins, sa jeune fraîcheur,
Le touchent cent fois davantage;
Mais un certain air de grandeur,
Plus encore une sage et modeste pudeur,
Des beautés de son ame assuré témoignage,
S'emparèrent de tout son cœur.
Trois fois, dans la chaleur du feu qui le transporte,
Il voulut enfoncer la porte;
Mais croyant voir une divinité,
Trois fois par le respect son bras fut arrêté.
Dans le palais, pensif il se retire;
Et là, nuit et jour il soupire;
Il ne veut plus aller au bal,
Quoiqu'on soit dans le carnaval.
Il hait la chasse, il hait la comédie;
Il n'a plus d'appétit, tout lui fait mal au cœur;
Et le fond de sa maladie
Est une triste et mortelle langueur.
Il s'enquit quelle étoit cette nymphe admirable
Qui demeuroit dans une basse-cour,
Au fond d'une allée effroyable,
Où l'on ne voit goutte en plein jour.
C'est, lui dit-on, Peau-d'Ane, en rien nymphe ni belle,
Et que Peau-d'Ane l'on appelle,

A cause de la peau qu'elle met sur son cou.
De l'amour c'est le vrai remède,
La bête, en un mot, la plus laide
Qu'on puisse voir après le loup.
On a beau dire, il ne saurait le croire;
Les traits que l'amour a tracés,
Toujours présens à sa mémoire,
N'en seront jamais effacés.
Cependant la reine sa mère,
Qui n'a que lui d'enfant, pleure et se désespère:
De déclarer son mal elle le presse en vain;
Il gémit, il pleure, il soupire,
Il ne dit rien, si ce n'est qu'il desire
Que Peau-d'Ane lui fasse un gâteau de sa main;
Et la mère ne sait ce que son fils veut dire.
O ciel! madame, lui dit-on,
Cette Peau-d'Ane est une noire taupe,
Plus vilaine encore et plus gaupe,
Que le plus sale marmiton.
N'importe, dit la reine, il le faut satisfaire,
Et c'est à cela seul que nous devons songer:
Il auroit eu de l'or, tant l'aimoit cette mère,
S'il en avoit voulu manger.
Peau-d'Ane donc prend sa farine
Qu'elle avoit fait bluter exprès
Pour rendre sa pâte plus fine,
Son sel, son beurre et ses œufs frais;
Et, pour bien faire sa galette,
S'enferme seule en sa chambrette.

D'abord elle se décrassa
Les mains, les bras et le visage.
Et prit un corps d'argent que vîte elle laça,
Pour dignement faire l'ouvrage
Qu'aussi-tôt elle commença.
On dit qu'en travaillant un peu trop à la hâte,
De son doigt par hasard il tomba dans la pâte
Un de ses anneaux de grand prix.
Mais ceux qu'on tient savoir la fin de cette histoire,
Assurent que par elle exprès il y fut mis;
Et pour moi franchement, je l'oserois bien croire,
Fort sûr que quand le prince à sa porte aborda
Et par le trou la regarda,
Elle s'en étoit apperçue.
Sur ce point la femme est si drue;
Et son œil va si promptement,
Qu'on ne peut la voir un moment,
Qu'elle ne sache qu'on l'a vue.
Je suis bien sûr encor, et j'en ferois serment,
Qu'elle ne douta point que de son jeune amant
La bague ne fût bien reçue.
On ne pétrit jamais un si friand morceau;
Et le prince trouva la galette si bonne,
Qu'il ne s'en fallut rien que d'une faim gloutonne,
Il n'avalât aussi l'anneau.
Quand il en vit l'émeraude admirable,
Et du jonc le cercle étroit,

Qui marquoit la forme du doigt,
Son cœur en fut touché d'une joie incroyable :
Sous son chevet il le mit à l'instant :
Et son mal toujours augmentant,
Les médecins sages d'expérience,
En le voyant maigrir de jour en jour,
Jugèrent tous par leur grande science
Qu'il étoit malade d'amour.
Comme l'hymen, quelque mal qu'on en die,
Est un remède exquis pour cette maladie,
On conclut à le marier.
Il s'en fit quelque tems prier ;
Puis dit : Je le veux bien, pourvu que l'on me donne
En mariage la personne
Pour qui cet anneau sera bon.
A cette bizarre demande,
De la reine et du roi la surprise fut grande ;
Mais il étoit si mal, qu'on n'osa dire non.
Voilà donc qu'on se met en quête
De celle que l'anneau, sans nul égard du sang,
Doit placer dans un si haut rang.
Il n'en est point qui ne s'apprête
A venir présenter son doigt,
Ni qui veuille céder son droit.
Le bruit ayant couru que, pour prétendre au prince,
Il faut avoir le doigt bien mince,
Tout charlatan, pour être bien venu,

Dit

Dit qu'il a le secret de le rendre menu.
L'une, en suivant son bizarre caprice,
Comme une rave le ratisse;
L'autre en coupe un petit morceau;
Une autre, en le pressant, croit qu'elle l'apetisse;
Et l'autre, avec de certaine eau,
Pour le rendre moins gros en fait tomber la peau;
Il n'est enfin point de manœuvre
Qu'une dame ne mette en œuvre
Pour faire que son doigt cadre bien à l'anneau.
L'essai fut commencé par les jeunes princesses,
Les marquises et les duchesses;
Mais leurs doigts, quoique délicats,
Etoient trop gros et n'entroient pas.
Les comtesses et les baronnes,
Et toutes les nobles personnes,
Comme elles tour-à-tour présentèrent leur main,
Et la présentèrent en vain.
Ensuite vinrent les grisettes,
Dont les jolis et menus doigts,
Car il en est de très-bien faites,
Semblèrent à l'anneau s'ajuster quelquefois;
Mais la bague, toujours trop petite ou trop ronde,
D'un dédain presqu'égal rebutoit tout le monde.
Il fallut en venir enfin

Aux servantes, aux cuisinieres
Aux tortillons, aux dindonnières,
En un mot à tout le fretin,
Dont les rouges et noires pattes,
Non moins que les mains délicates,
Espéroient un heureux destin.
Il s'y présenta mainte fille
Dont le doigt gros et ramassé,
Dans la bague du prince eût aussi peu passé
Qu'un cable au travers d'une aiguille.
On crut enfin que c'étoit fait,
Car il ne restoit en effet
Que la pauvre Peau-d'Ane au fond de la cuisine.
Mais comment croire, disoit-on,
Qu'à régner le ciel la destine?
Le prince dit: Et pourquoi non?
Qu'on la fasse venir. Chacun se prit à rire,
Criant tout haut: Que veut-on dire,
De faire entrer ici cette sale guenon?
Mais lorsqu'elle tira de dessous sa peau noire
Une petite main qui sembloit de l'ivoire
Qu'un peu de pourpre a coloré,
Et que de la bague fatale,
D'une justesse sans égale
Son petit doigt fut entouré,
La cour fut dans une surprise
Qui ne peut pas être comprise.
On la menoit au roi dans ce transport subit;
Mais elle demanda qu'avant que de paroître

Devant son seigneur et son maître,
On lui donnât le tems de prendre un autre habit.
De cet habit, pour la vérité dire,
De tous côtés on s'apprêtoit à rire ;
Mais lorsqu'elle arriva dans les appartemens ;
Et qu'elle eut traversé les salles,
Avec ces pompeux vêtemens
Dont les riches beautés n'eurent jamais d'égales ;
Que sés aimables cheveux blonds,
Mêlés de diamans dont la vive lumière
En faisoit autant de rayons ;
Que ses yeux bleus, grands, doux et longs,
Qui, pleins d'une majesté fière,
Ne regardent jamais sans plaire et sans blesser ;
Et que sa taille enfin, si menue et si fine
Qu'avecque les deux mains on eût pû l'embrasser,
Montrèrent leurs appas et leur grace divine ;
Des dames de la cour et de leurs ornemens
Tombèrent tous les agrémens.
Dans la joie et le bruit de toute l'assemblée,
Le bon roi ne se sentoit pas
De voir sa bru posséder tant d'appas :
La reine en étoit affolée ;
Et le prince, son cher amant,
De cent plaisirs l'ame comblée,
Succomboit sous le poids de son ravissement.
Pour l'hymen aussi-tôt chacun prit ses mesures ;

Le monarque en pria tous les rois d'alentour,
Qui tous brillans de diverses parures,
Quittèrent leurs états pour être à ce grand jour.
On en vit arriver des climats de l'Aurore,
Montés sur de grands éléphans;
Il en vint du rivage More,
Qui, plus noirs et plus laids encore,
Faisoient peur aux petits enfans;
Enfin de tous les coins du monde,
Il en débarque, et la cour en abonde.
Mais nul prince, nul potentat,
N'y parut avec tant d'éclat
Que le père de l'épousée,
Qui, d'elle autrefois amoureux,
Avoit avec le tems purifié les feux
Dont son ame étoit embrâsée:
Il en avoit banni tout desir criminel,
Et de cette odieuse flâme,
Le peu qui restoit dans son âme
N'en rendoit que plus vif son amour paternel.
Dès qu'il la vit: Que béni soit le ciel
Qui veut bien que je te revoie,
Ma chère enfant, dit-il; et, tout pleurant de joie,
Courut tendrement l'embrasser.
Chacun à son bonheur voulut s'intéresser,
Et le futur époux étoit ravi d'apprendre
Que d'un roi si puissant il devenoit le gendre.

Dans ce moment la marraine arriva,
Qui raconta toute l'histoire,
Et par son récit acheva
De combler Peau-d'Ane de gloire.

Il n'est pas mal aisé de voir
Que le but de ce conte est qu'un enfant apprenne
Qu'il vaut mieux s'exposer à la plus rude peine,
Que de manquer à son devoir ;
Que la vertu peut être infortunée,
Mais qu'elle est toujours couronnée ;
Que contre un fol amour et ses fougueux transports,
La raison la plus forte est une foible digue,
Et qu'il n'est point de si riches trésors
Dont un amant ne soit prodigue :
Que de l'eau claire et du pain bis
Suffisent pour la nourriture
De toute jeune créature,
Pourvu qu'elle ait de beaux habits ;
Que sous le ciel il n'est point de femelle
Qui ne s'imagine être belle,
Et qui souvent ne s'imagine encor
Que si, des trois beautés la fameuse querelle
S'étoit démêlée avec elle,
Elle auroit eu la pomme d'or.

Le conte de Peau-d'Ane est difficile à croire
Mais tant que dans le monde on aura des enfans,
Des mères et des mères grand's,
On en gardera la mémoire.

EPITRE

A MADEMOISELLE

ÉLÉONORE DE LUBERT.

Votre jeune âge, Eléonore,
Vous permet les amusemens;
Vous y verrez assez de documens
Pour mériter qu'on s'en honore,
Quoique vous soyez à l'aurore
Du printems de vos jeunes ans.
Déja vous préférez des écrits pleins de sens,
A ceux que nous voyons éclore
Du fade auteur outrant le sentiment.
O vous, ma chere Eléonore,
Qui sentez tout si vivement,
Et dont le cœur ignore encore
Ce que les passions y causent de tourment,
Ignorez-le toujours! Peau-d'Ane vous apprend
Qu'il est un don plus cher encore
Que la beauté, qui fuit rapidement;
La solide vertu, c'est des dons le plus grand.
Mais, hélas! c'est trop rarement
Que le foible mortel l'implore.

PEAU-D'ANE.

CONTE.

Il étoit une fois un roi si grand, si aimé de ses peuples, si respecté de tous ses voisins et de ses alliés, qu'on pouvoit dire qu'il étoit le plus heureux de tous les monarques. Son bonheur étoit encore confirmé par le choix qu'il avoit fait d'une princesse aussi belle que vertueuse; et ces heureux époux vivoient dans une union parfaite.

De leur chaste hymen étoit née une fille douée de tant graces et de charmes, qu'ils ne regrettoient point de n'avoir pas une plus ample lignée.

La magnificence, le goût et l'abondance régnoient dans son palais; les ministres, sages et habiles, les courtisans vertueux et attachés, les domestiques fidèles et laborieux; les écuries vastes et remplies des plus beaux chevaux du monde, couverts de riches caparaçons; mais ce qui étonnoit les étrangers qui venoient admirer ces belles écuries, c'est qu'au lieu le plus apparent, un maître âne étaloit de longues et grandes oreilles. Ce n'étoit pas par fantaisie, mais avec raison, que le roi lui avoit donné une place particulière et distinguée. Les vertus de ce rare animal méritoient cette distinction, puisque la nature l'avoit formé si extraordinaire, que sa litière, au lieu d'être mal-propre, étoit

couverte tous les matins, avec profusion, de beaux écus au soleil et de louis d'or de toute espèce, qu'on alloit recueillir à son réveil.

Or, comme les vicissitudes de la vie s'étendent aussi bien sur les rois que sur les sujets, et que toujours les biens sont mêlés de quelques maux, le ciel permit que la reine fût tout-à-coup attaquée d'une âpre maladie, pour laquelle, malgré la science et l'habileté des médecins, on ne put trouver aucun secours. La désolation fut générale. Le roi, sensible et amoureux, malgré le proverbe fameux, qui dit que l'hymen est le tombeau de l'amour, s'affligeoit sans modération; faisoit des vœux ardens à tous les temples de son royaume, offroit sa vie pour celle d'une épouse si chérie; mais les Dieux et les Fées étoient invoqués en vain. La reine sentant sa dernière heure approcher, dit à son époux qui fondoit en larmes : trouvez bon,

avant que je meure, que j'exige une chose de vous; c'est que, s'il vous prenoit envie de vous remarier. . . . . A ces mots, le roi fit des cris pitoyables, prit les mains de sa femme, les baigna de pleurs; et, l'assurant qu'il étoit superflu de lui parler d'un second hyménée: non, non, dit-il enfin, ma chère reine, parlez-moi plutôt de vous suivre. L'état, reprit la reine, avec une fermeté qui augmentoit les regrets de ce prince, l'état, qui doit exiger des successeurs, et ne vous ayant donné qu'une fille, doit vous presser d'avoir des fils qui vous ressemblent: mais je vous demande instamment, par tout l'amour que vous avez eu pour moi, de ne céder à l'empressement de vos peuples, que lorsque vous aurez trouvé une princesse plus belle et mieux faite que moi; j'en veux votre serment; et alors je mourrai contente. On présume que la reine, qui ne manquoit pas d'a-

mour-propre, avoit exigé ce serment, pensant bien que, ne croyant pas qu'il fût au monde personne qui pût l'égaler, c'étoit s'assurer que le roi ne se remarieroit jamais. Enfin elle mourut. Jamais mari ne fit tant de vacarme : pleurer, sangloter jour et nuit, menus droits du veuvage, furent son unique occupation.

Les grandes douleurs ne durent pas. D'ailleurs les grands de l'état s'assemblèrent, et vinrent en corps demander au roi de se remarier. Cette première proposition lui parut dure, et lui fit répandre de nouvelles larmes. Il allégua le serment qu'il avoit fait à la reine, défiant tous ses conseillers de pouvoir trouver une princesse plus belle et mieux faite que feue sa femme, pensant que cela étoit impossible. Mais le conseil traita de babiole une telle promesse, et dit qu'il importoit peu de la beauté, pourvu qu'une reine fût vertueuse

et

et point stérile ; que l'état demandoit des princes pour son repos et sa tranquillité ; qu'à la vérité, l'Infante avoit toutes les qualités requises pour faire une grande reine, mais qu'il falloit lui choisir un étranger pour époux ; et qu'alors, ou cet étranger l'emmeneroit chez lui, ou que s'il régnoit avec elle, ses enfans ne seroient plus réputés du même sang, et que, n'y ayant point de prince de son nom, les peuples voisins pouvoient leur susciter des guerres qui entraîneroient la ruine du royaume. Le roi, frappé de ces considérations, promit qu'il songeroit à les contenter.

Effectivement, il chercha parmi les princesses à marier, qui seroit celle qui pourroit lui convenir. Chaque jour on lui apportoit des portraits charmans ; mais aucun n'avoit les graces de la feue reine ; ainsi il ne se déterminoit point. Malheureusement il s'avisa de trouver que l'Infante sa fille étoit

non-seulement belle et bien faite à ravir, mais qu'elle surpassoit encore de beaucoup la reine sa mère, en esprit et en agrément. Sa jeunesse, l'agréable fraîcheur de son beau teint, enflamma le roi d'un feu si violent, qu'il ne put le cacher à l'Infante, et lui dit qu'il avoit résolu de l'épouser, puisqu'elle seule pouvoit le dégager de son serment.

La jeune princesse, remplie de vertu et de pudeur, pensa s'évanouir à cette horrible proposition. Elle se jeta aux pieds du roi son père, et le conjura, avec toute la force qu'elle put trouver dans son esprit, de ne la pas contraindre à commettre un tel crime.

Le roi, qui s'étoit mis en tête ce bizarre projet, avoit consulté un vieux Druide, pour mettre la conscience de la princesse en repos. Ce Druide, moins religieux qu'ambitieux, sacrifia à l'honneur d'être confident d'un grand roi, l'intérêt de l'innocence et de la vertu,

et s'insinua avec tant d'adresse dans l'esprit du roi, lui adoucit tellement le crime qu'il alloit commettre, qu'il lui persuada même que c'étoit une œuvre pie que d'épouser sa fille. Ce prince, flatté par les discours de ce scélérat, l'embrassa, et revint d'avec lui, plus entêté que jamais de son projet : il fit donc ordonner à l'Infante de se préparer à lui obéir.

La jeune princesse, outrée d'une vive douleur, n'imagina rien autre chose que d'aller trouver la Fée des Lilas, sa marraine. Pour cet effet, elle partit la même nuit, dans un joli cabriolet attelé d'un gros mouton qui savoit tous les chemins. Elle y arriva heureusement. La Fée qui aimoit l'Infante, lui dit qu'elle savoit tout ce qu'elle venoit lui dire, mais qu'elle n'eût aucun souci, rien ne lui pouvant nuire, si elle exécutoit fidellement ce qu'elle alloit lui prescrire : car, ma chère enfant, lui dit-elle, ce

seroit une grande faute que d'épouser votre père; mais, sans le contredire, vous pouvez l'éviter : dites-lui que, pour remplir une fantaisie que vous avez, il faut qu'il vous donne une robe de la couleur du tems; jamais, avec tout son amour et son pouvoir, il ne pourra y parvenir. La princesse remercia bien sa marraine; et dès le lendemain matin elle dit au roi son père ce que la Fée lui avoit conseillé, et protesta qu'on ne tireroit d'elle aucun aveu, qu'elle n'eût la robe couleur du tems. Le roi, ravi de l'espérance qu'elle lui donnoit, assembla les plus fameux ouvriers, et leur commanda cette robe, sous la condition que s'ils ne pouvoient réussir, il les feroit tous pendre. Il n'eut pas le chagrin d'en venir à cette extrémité; dès le second jour ils apportèrent la robe si desirée. L'empirée n'est pas d'un plus beau bleu, lorsqu'il est ceint de nuages d'or, que cette belle robe,

lorsqu'elle fut étalée. L'Infante en fut toute contristée, et ne savoit comment se tirer d'embarras. Le roi pressoit la conclusion. Il fallut recourir encore à la marraine, qui, étonnée de ce que son secret n'avoit pas réussi, lui dit d'essayer d'en demander une de la couleur de la lune. Le roi qui ne pouvoit lui rien refuser, envoya chercher les plus habiles ouvriers, et leur commanda si expressément une robe couleur de la lune, qu'entre ordonner et l'apporter, il n'y eut pas vingt-quatre heures. L'Infante, plus charmée de cette superbe robe, que des soins du roi son père, s'affligea immodérément, lorsqu'elle fut avec ses femmes et sa nourrice. La Fée des Lilas qui savoit tout, vint au secours de l'affligée princesse, et lui dit : Ou je me trompe fort, ou je crois que si vous demandez une robe couleur du soleil, ou nous viendrons à bout de dégoûter le roi

votre père, car jamais on ne pourra parvenir à faire une pareille robe, ou nous gagnerons toujours du tems. L'Infante en convint, demanda la robe; et l'amoureux roi donna sans regret tous les diamans et les rubis de sa couronne, pour aider à ce superbe ouvrage, avec ordre de ne rien épargner pour rendre cette robe égale au soleil. Aussi, dès qu'elle parut, tous ceux qui la virent déployée furent obligés de fermer les yeux, tant ils furent éblouis. C'est de ce tems que se datent les lunettes vertes et les verres noirs. Que devint l'Infante à cette vue? Jamais on n'avoit rien vu de si beau et de si artistement ouvré. Elle étoit confondue; et sous prétexte d'en avoir mal aux yeux, elle se retira dans sa chambre, où la Fée l'attendoit, plus honteuse qu'on ne peut dire. Ce fut bien pis; car en voyant la robe du soleil, elle devint rouge de colère. Oh! pour le coup, ma

fille, dit-elle à l'Infante, nous allons mettre l'indigne amour de votre père à une terrible épreuve. Je le crois bien entêté de ce mariage, qu'il croit si prochain; mais je pense qu'il sera un peu étourdi de la demande que je vous conseille de lui faire; c'est la peau de cet âne qu'il aime si passionnément, et qui fournit à toutes ses dépenses avec tant de profusion : allez et ne manquez pas de lui dire que vous desirez cette peau. L'Infante, ravie de trouver encore un moyen d'éluder un mariage qu'elle detestoit, et qui pensoit en même tems que son père ne pourroit jamais se résoudre à sacrifier son âne, vint le trouver; et lui exposa son desir pour la peau de ce bel animal. Quoique le roi fût étonné de cette fantaisie, il ne balança pas à la satisfaire. Le pauvre âne fut sacrifié, et la peau galamment apportée à l'Infante, qui, ne voyant plus aucun moyen d'éluder

son malheur, s'alloit désespérer lorsque la marraine accourut. Que faites-vous, ma fille? dit-elle, voyant la princesse déchirant ses cheveux et meurtrissant ses belles joues; voici le moment le plus heureux de votre vie. Enveloppez-vous de cette peau, sortez de ce palais, et allez tant que terre vous pourra porter : lorsqu'on sacrifie tout à la vertu, les Dieux savent en récompenser. Allez, j'aurai soin que votre toilette vous suive partout; en quelque lieu que vous vous arrêtiez, votre cassette, où seront vos habits et vos bijoux, suivra vos pas sous terre; et voici ma baguette que je vous donne : en frappant la terre quand vous aurez besoin de cette cassette, elle paroîtra devant vos yeux; mais hâtez-vous de partir, et ne tardez pas. L'Infante embrassa mille fois sa marraine, la pria de ne pas l'abandonner, s'affubla de cette vilaine peau, après s'être barbouillée de

suie de cheminée, et sortit de ce riche palais sans être reconnue de personne.

L'absence de l'Infante causa une grande rumeur. Le Roi, au désespoir, qui avoit fait préparer une fête magnifique, étoit inconsolable. Il fit partir plus de cent gens d'armes et plus de mille mousquetaires pour aller à la quête de sa fille; mais la Fée qui la protégeoit, la rendoit invisible aux plus habiles recherches : ainsi il fallut bien s'en consoler.

Pendant ce tems l'Infante cheminoit. Elle alla bien loin, bien loin, encore plus loin, et cherchoit partout une place; mais, quoique, par charité on lui donnât à manger, on la trouvoit si crasseuse, que personne n'en vouloit. Cependant elle entra dans une belle ville, à la porte de laquelle étoit une métairie, dont la fermière avoit besoin d'une souillon pour laver les torchons et nétoyer les dindons et

l'auge des cochons. Cette femme, voyant cette voyageuse si mal-propre, lui proposa d'entrer chez elle; ce que l'Infante accepta de grand cœur, tant elle étoit lasse d'avoir tant marché. On la mit dans un coin reculé de la cuisine, où elle fut, les premiers jours, en butte aux plaisanteries grossières de la valetaille, tant sa peau d'âne la rendoit sale et dégoûtante. Enfin on s'y accoutuma; d'ailleurs elle étoit si soigneuse de remplir ses devoirs, que la fermière la prit sous sa protection. Elle conduisoit les moutons, les faisoit parquer au tems où il falloit; elle menoit les dindons paître avec une intelligence qui sembloit qu'elle n'eût jamais fait autre chose: aussi tout fructifioit sous ses belles mains.

Un jour qu'assise près d'une claire fontaine, où elle déploroit souvent sa triste condition, elle s'avisa de s'y mirer; l'effroyable peau d'âne, qui faisoit sa coiffure et son habil-

lement, l'épouvanta. Honteuse de cet ajustement, elle se décrassa le visage et les mains, qui devinrent plus blanches que l'ivoire, et son beau teint reprit sa fraîcheur naturelle. La joie de se trouver si belle, lui donna envie de s'y baigner, ce qu'elle exécuta; mais il fallut lui remettre son indigne peau pour retourner à la métairie. Heureusement le lendemain étoit un jour de fête; ainsi elle eut le loisir de tirer sa cassette, d'arranger sa toilette, de poudrer ses beaux cheveux, et de mettre sa belle robe couleur du tems. Sa chambre étoit si petite, que la queue de cette belle robe ne pouvoit pas s'étendre. La belle princesse se mira et s'admira elle-même, avec raison, si bien qu'elle résolut, pour se désennuyer de mettre tour-à-tour ses belles robes les fêtes et les dimanches; ce qu'elle exécuta ponctuellement. Elle mêloit des fleurs et des diamans dans ses beaux cheveux avec un art admirable; et

souvent elle soupiroit de n'avoir pour témoin de sa beauté, que ses moutons et ses dindons, qui l'aimoient autant avec son horrible peau d'âne, dont on lui avoit donné le nom dans cette ferme.

Un jour de fête, que Peau-d'Ane avoit mis la robe couleur du soleil, le fils du roi à qui cette ferme appartenoit, vint y descendre pour se reposer en revenant de la chasse. Ce prince étoit jeune, beau et admirablement bien fait, l'amour de son père et de la reine sa mère, adoré des peuples. On offrit une collation champêtre à ce jeune prince, qu'il accepta; puis il se mit à parcourir les basse-cours et tous leurs recoins. En courant ainsi de lieu en lieu, il entra dans une sombre allée, au bout de laquelle il vit une porte fermée. La curiosité lui fit mettre l'œil à la serrure. Mais que devint-il en appercevant la princesse si belle et si richement vêtue, qu'à son

son air noble et modeste il prit pour une divinité ? L'impétuosité du sentiment qu'il éprouva dans ce moment, l'auroit porté à enfoncer la porte, sans le respect que lui inspira cette ravissante personne.

Il sortit avec peine de cette petite allée sombre et obscure, mais ce fut pour s'informer qui étoit la personne qui demeuroit dans cette petite chambre. On lui répondit que c'étoit une souillon qu'on nommoit Peau-d'Ane, à cause de la peau dont elle s'habilloit ; et qu'elle étoit si sale et si crasseuse, que personne ne la regardoit ni ne lui parloit, et qu'on ne l'avoit prise que par pitié, pour garder les moutons et les dindons.

Le prince, peu satisfait de cet éclaircissement, vit bien que ces gens grossiers n'en savoient pas davantage, et qu'il étoit inutile de les questionner. Il revint au palais du roi son père, plus amoureux

qu'on ne peut dire, ayant continuellement devant les yeux la belle image de cette divinité qu'il avoit vue par le trou de la serrure. Il se repentit de n'avoir pas heurté à la porte, et se promit bien de n'y pas manquer une autre fois. Mais l'agitation de son sang, causée par l'ardeur de son amour, lui donna, dans la même nuit, une fièvre si terrible, que bientôt il fut réduit à l'extrémité. La reine sa mère, qui n'avoit que lui d'enfant, se désespéroit de ce que tous les remèdes étoient inutiles. Elle promettoit en vain les plus grandes récompenses aux médecins; ils y employoient tout leur art; mais rien ne guérissoit le prince. Enfin ils devinèrent qu'un mortel chagrin causoit tout ce ravage; ils en avertirent la reine, qui, toute pleine de tendresse pour son fils, vint le conjurer de dire la cause de son mal; et que quand il s'agiroit de lui céder la couronne, le roi son père descendroit

de son trône sans regret pour l'y faire monter : que s'il desiroit quelque princesse, quand même on seroit en guerre avec le roi son père, et qu'on eût de justes sujets de s'en plaindre, on sacrifieroit tout pour obtenir ce qu'il désireroit ; mais qu'elle le conjuroit de ne pas se laisser mourir, puisque de sa vie dépendoit la leur. La reine n'acheva pas ce tendre discours sans mouiller le visage du Prince d'un torrent de larmes. Madame, lui dit enfin le Prince, avec une voix fort foible, je ne suis pas assez dénaturé pour désirer la couronne de mon père : plût au ciel qu'il vive de longues années, et qu'il veuille bien que je sois long-tems le plus fidèle et le plus respectueux de ses sujets ! Quant aux princesses que vous m'offrez, je n'ai point encore pensé à me marier ; et vous pensez bien que soumis comme je le suis à vos volontés, je vous obéirai toujours, quoi qu'il m'en coûte. Ah ! mon fils,

reprit la reine, rien ne nous coûtera pour te sauver la vie; mais, mon cher fils, sauve la mienne et celle du roi ton père, en me déclarant ce que tu désires, et sois bien assuré qu'il te sera accordé. Eh bien, madame, lui dit-il, puisqu'il faut vous déclarer ma pensée, je vais vous obéir; je me ferois un crime de mettre en danger deux têtes qui me sont si chères. Oui, ma mère, je desire que Peau-d'Ane me fasse un gâteau, et que, dès qu'il sera fait, on me l'apporte. La reine, étonnée de ce nom bizarre, demanda qui étoit cette Peau-d'Ane? C'est, madame, reprit un de ses officiers, qui, par hasard avoit vu cette fille; c'est, dit-il, la plus vilaine bête après le loup; une noire peau, une crasseuse qui loge dans votre métairie, et qui garde vos dindons. N'importe, dit la reine: mon fils, au retour de la chasse, a peut-être mangé de sa pâtisserie; c'est une fantaisie de malade; en un

mot, je veux que Peau-d'Ane, puisque Peau-d'Ane y a, lui fasse promptement un gâteau. On courut à la métairie, et l'on fit venir Peau-d'Ane pour lui ordonner de faire de son mieux un gâteau pour le Prince.

Quelques auteurs ont assuré que Peau-d'Ane, au moment que ce Prince avoit mis l'œil à la serrure, les siens l'avoient apperçu ; et puis que, regardant par sa petite fenêtre, elle avoit vu ce Prince si jeune, si beau, si bien fait, que l'idée lui en étoit restée, et que souvent ce souvenir lui avoit coûté quelques soupirs. Quoi qu'il en soit, Peau-d'Ane l'ayant vu, ou en ayant beaucoup entendu parler avec éloge, ravie de pouvoir trouver un moyen d'être connue, s'enferma dans sa chambrette, jeta sa vilaine peau, se décrassa le visage et les mains, se coiffa de ses blonds cheveux, mit un beau corset d'argent brillant, un jupon pareil, et se mit à faire le gâteau tant désiré ; elle prit de la plus pure

farine, des œufs et du beurre bien frais. En travaillant, soit de dessein, ou autrement, une bague qu'elle avoit au doigt tomba dans la pâte, s'y mêla, et dès que le gâteau fut cuit, s'affublant de son horrible peau, elle donna le gâteau à l'officier, à qui elle demanda des nouvelles du Prince; mais cet homme, ne daignant pas lui répondre, courut chez le Prince lui porter ce gâteau.

Le Prince le prit avidement des mains de cet homme, et le mangea avec une telle vivacité, que les médecins qui étoient présens, ne manquèrent pas de dire que cette fureur n'étoit pas un bon signe. Effectivement le Prince pensa s'étrangler par la bague qu'il trouva dans un des morceaux du gâteau, mais il la retira adroitement de sa bouche; et son ardeur à dévorer ce gâteau se ralentit, en examinant cette fine émeraude montée sur un jonc d'or dont le cercle étoit si étroit,

qu'il jugea ne pouvoir servir qu'au plus joli petit doigt du monde.

Il baisa mille fois cette bague, la mit sous son chevet, et l'en tiroit à tout moment, quand il croyoit n'être vu de personne. Le tourment qu'il se donna pour imaginer comment il pourroit voir celle à qui cette bague pouvoit aller, et n'osant croire, s'il demandoit Peau-d'Ane qui avoit fait ce gâteau qu'il avoit demandé, qu'on lui accordât de la faire venir, n'osant non plus dire ce qu'il avoit vu par le trou de la serrure, de crainte qu'on ne se moquât de lui, et qu'on ne le prît pour un visionnaire, toutes ces idées le tourmentant à la fois, la fièvre le reprit fortement; et les médecins ne sachant plus que faire, déclarèrent à la reine que le Prince étoit malade d'amour. La reine accourut chez son fils avec le roi qui se désoloit : Mon fils, mon cher fils, s'écrie le monarque affligé, nommenous celle que tu veux, nous jurons

que nous te la donnerons, fut-elle la plus vile des esclaves. La reine, en l'embrassant, lui confirma le serment du roi. Le Prince, attendri par les larmes et les caresses des auteurs de ses jours : Mon père et ma mère, leur dit-il, je n'ai point dessein de faire une alliance qui vous déplaise; et pour preuve de cette vérité, dit-il, en tirant l'émeraude de dessous son chevet, c'est que j'épouserai celle à qui cette bague ira, telle qu'elle soit, et il n'y a pas apparence que celle qui aura ce joli doigt soit une rustaude ou une paysanne. Le roi et la reine prirent la bague, l'examinèrent curieusement, et jugèrent, ainsi que le Prince, que cette bague ne pouvoit aller qu'à quelque bonne fille de maison. Alors le roi ayant embrassé son fils, en le conjurant de guérir, sortit, fit sonner les tambours, les fifres et les trompettes par toute la ville, et crier par ses hérauts, que

l'on n'avoit qu'à venir au palais essayer une bague ; et que celle à qui elle iroit juste, épouseroit l'héritier du trône.

Les princesses d'abord arrivèrent, puis les duchesses, les marquises et les baronnes ; mais elles eurent beau toutes s'amenuiser les doigts, aucune ne put mettre la bague. Il fallut en venir aux grisettes qui, toutes jolies qu'elles étoient, avoient toutes le doigt trop gros. Le Prince, qui se portoit mieux, faisoit lui-même l'essai. Enfin on en vint aux filles de chambre ; elles ne réussirent pas mieux. Il n'y avoit plus personne qui n'eût essayé cette bague sans succès, lorsque le prince demanda les cuisinières, les marmitones, les gardeuses de moutons : on amena tout cela ; mais leurs gros doigts rouges et courts ne purent seulement aller par-delà l'ongle. A-t-on fait venir cette Peau-d'Ane qui m'a fait un gâteau ces jours derniers, dit le

Prince ? Chacun se prit à rire, et lui dit que non, tant elle étoit salle et crasseuse. Qu'on l'aille chercher tout-à-l'heure, dit le roi, il ne sera pas dit que j'aie excepté quelqu'un. On courut, en riant et se moquant, chercher la dindonnière.

L'Infante, qui avoit entendu les tambours et le cri des hérauts d'armes, s'étoit bien doutée que sa bague faisoit ce tintamarre : elle aimoit le Prince ; et, comme le véritable amour est craintif et n'a point de vanité, elle étoit dans la crainte continuelle que quelque dame n'eût le doigt aussi menu que le sien. Elle eut donc une grande joie quand on vint la chercher, et qu'on heurta à sa porte. Depuis qu'elle avoit su qu'on cherchoit un doigt propre à mettre sa bague, je ne sais quel espoir l'avoit portée à se coiffer plus soigneusement et à mettre son beau corps d'argent, avec le jupon plein de falbalas de dentelles d'argent, semés d'éme-

raudes. Sitôt qu'elle entendit qu'on heurtoit à la porte, et qu'on l'appeloit pour aller chez le Prince, elle remit promptement sa peau d'ane, ouvrit sa porte, et ces gens en se moquant d'elle, lui dirent que le roi la demandoit pour lui faire épouser son fils; puis, avec de longs éclats de rire, ils la menèrent chez le prince, qui lui-même étonné de l'accoutrement de cette fille, n'osa croire que ce fût celle qu'il avoit vue si pompeuse et si belle. Triste et confus de s'être si lourdement trompé: Est-ce vous, lui dit-il, qui logez au fond de cette allée obscure, dans la troisième basse-cour de la métairie? Oui, Seigneur, répondit-elle. Montrez-moi votre main, dit-il en tremblant et poussant un profond soupir. Dame! qui fut surpris? Ce furent le roi et la reine, ainsi que tous les chambellans et les grands de la cour, lorsque de dessous cette peau noire et cras-

seuse, sortit une petite main délicate, blanche et couleur de rose, où la bague s'ajusta sans peine au plus joli petit doigt du monde; et par un petit mouvement que l'Infante se donna, la peau tomba, et elle parut d'une beauté si ravissante, que le Prince, tout foible qu'il étoit, se mit à ses genoux, et les serra avec une ardeur qui la fit rougir; mais on ne s'en apperçut presque pas, parce que le roi et la reine vinrent l'embrasser de toute leur force, et lui demander si elle ne vouloit pas bien épouser leur fils. La Princesse, confuse de tant de caresses, et de l'amour que lui marquoit ce beau jeune Prince, alloit cependant les en remercier, lorsque le plafond du salon s'ouvrit, et que la Fée des Lilas descendant dans un char fait de branches et de fleurs de son nom, conta avec une grace infinie l'histoire de l'Infante. Le roi et la reine, charmés de voir que Peau-d'Ane étoit

une

une grande princesse, redoublèrent leurs caresses ; mais le Prince fut encore plus sensible à la vertu de la Princesse, et son amour s'accrut par cette connoissance. L'impatience du Prince pour épouser la Princesse fut telle, qu'à peine donna-t-il le tems de faire les préparatifs convenables pour cet auguste hymenée. Le roi et la reine, qui étoient affolés de leur belle-fille, lui faisoient mille caresses, et la tenoient incessamment dans leurs bras. Elle avoit déclaré qu'elle ne pouvoit épouser le Prince, sans le consentement du roi son père : aussi fut-il le premier auquel on envoya une invitation, sans lui dire quelle étoit l'épousée ; la Fée des Lilas, qui présidoit à tout, comme de raison, l'avoit exigé, à cause des conséquences. Il vint des rois de tous les pays ; les uns en chaise à porteur, d'autres en cabriolet, de plus éloignés montés sur des élé-

phans, sur des tigres, sur des aigles : mais le plus magnifique et le plus puissant, fut le père de l'Infante, qui heureusement avoit oublié son amour déréglé, et avoit épousé une reine veuve, fort belle, dont il n'avoit point eu d'enfant. L'Infante courut au-devant de lui ; il la reconnut aussitôt, et l'embrassa avec une grande tendresse, avant qu'elle eût eu le tems de se jeter à ses genoux. Le roi et la reine lui présentèrent leur fils, qu'il combla d'amitié. Les noces se firent avec toute la pompe imaginable. Les jeunes époux, peu sensibles à ces magnificences, ne virent et ne regardèrent qu'eux. Le roi, père du prince, fit couronner son fils ce même jour ; et lui baisant la main, le plaça sur son trône, malgré la résistance de ce fils si bien né : mais il fallut obéir. Les fetes de cet illustre mariage durèrent près de trois mois ; mais l'amour des deux époux dure-

roit encore, tant ils s'aimoient, s'ils n'étoient pas morts cent ans après.

MORALITÉ.

Le conte de Peau-d'Ane est difficile à croire ;
Mais tant que dans le monde on aura des enfans,
Des mères et des mères grand's,
On en gardera la mémoire.

LES SOUHAITS RIDICULES,

CONTE.

Si vous étiez moins raisonnable,
Je me garderois bien de venir vous conter
La folle et peu galante fable
Que je m'en vais vous débiter.
Une aune de boudin en fournit la matière :
Une aune de boudin, ma chère ?
Quelle pitié ! c'est une horreur !
S'écrioit une précieuse,
Qui, toujours tendre et sérieuse,
Ne veut ouïr parler que d'affaires de cœur,
Mais vous qui, mieux qu'ame qui vive,
Sayez charmer en racontant,

Et dont l'expression est toujours si naïve,
Que l'on croit voir ce qu'on entend;
Qui savez que c'est la manière
Dont quelque chose est inventé,
Qui, beaucoup plus que la matière,
De tout récit fait la beauté;
Vous aimerez ma fable et sa moralité:
J'en ai, j'ose le dire, une assurance entière;

Il étoit une fois un pauvre bucheron
Qui, las de sa pénible vie,
Avoit, disoit-il, grande envie
De s'aller reposer aux bords de l'Achéron,
Représentant dans sa douleur profonde,
Que, depuis qu'il étoit au monde,
Le ciel cruel n'avoit jamais
Voulu remplir un seul de ses souhaits.
Un jour que, dans le bois, il se mit à se plaindre,
A lui, la foudre en main, Jupiter apparut:
On auroit peine à bien dépeindre
La peur que le bon homme en eut.
Je ne veux rien, dit-il, en se jetant par terre;
Point de souhaits, point de tonnerre,
Seigneur, demeurons but à but.
Cesse d'avoir aucune crainte;
Je viens, dit Jupiter, touché de ta complainte,
Te faire voir le tort que tu me fais:
Ecoute donc. Je te promets,

Moi qui du monde entier suis le souverain
maître,
D'exaucer pleinement les trois premiers souhaits
Que tu voudras former sur quoi que ce puisse
être :
Vois ce qui peut te rendre heureux,
Vois ce qui peut te satisfaire ;
Et comme ton bonheur dépend tout de tes vœux,
Songes-y bien avant que de les faire.
A ces mots, Jupiter dans les cieux remonta ;
Et le gai bucheron, embrassant sa falourde,
Pour retourner chez lui sur son dos la jeta.
Cette charge jamais ne lui parut moins lourde.
Il ne faut pas, disoit-il en trottant,
Dans tout ceci, rien faire à la légère ;
Il faut, le cas est important,
En prendre avis de notre ménagère.
Ça, dit-il, en entrant sous son toit de fougère,
Faisons, Fanchon, grand feu, grand'chère ;
Nous sommes riches à jamais,
Et nous n'avons qu'à faire des souhaits.
Là-dessus tout au long le fait il lui raconte.
A ce récit, l'épouse vive et prompte,
Forma dans son esprit mille vastes projets :
Mais considérant l'importance
De s'y conduire avec prudence,
Blaise, mon cher ami, dit-elle à son époux,
Ne gâtons rien par notre impatience ;
Examinons bien entre nous

Ce qu'il faut faire en pareille occurrence :
Remettons à demain notre premier souhait,
Et consultons notre chevet.
Je l'entends bien ainsi, dit le bonhomme Blaise;
Mais va tirer du vin derrière ces fagots.
A son retour il but ; et goûtant à son aise,
Près d'un grand feu, la douceur du repos,
Il dit, en s'appuyant sur le dos de sa chaise :
Pendant que nous avons une si bonne braise,
Qu'une aune de boudin viendroit bien à propos!
A peine acheva-t-il de prononcer ces mots,
Que sa femme apperçut, grandement étonnée,
Un boudin fort long, qui, partant
D'un des coins de la cheminée,
S'approchoit d'elle en serpentant.
Elle fit un cri dans l'instant ;
Mais jugeant que cette aventure
Avoit pour cause le souhait
Que, par bêtise toute pure,
Son homme imprudent avoit fait,
Il n'est point de pouille et d'injure
Que, de dépit et de courroux,
Elle ne dit au pauvre époux.
Quand on peut, disoit-elle, obtenir un empire,
De l'or, des perles, des rubis,
Des diamans, de beaux habits,
Est-ce alors du boudin qu'il faut que l'on desire?
Eh bien, j'ai tort, dit-il; j'ai mal placé mon
choix;

J'ai commis une faute énorme ;
Je ferai mieux une autre fois.
Bon, bon, dit-elle, attendez-moi sous l'orme ;
Pour faire un tel souhait, il faut être bien bœuf !
L'époux, plus d'une fois emporté de colère,
Pensa faire tout bas le souhait d'être veuf ;
Et peut-être entre nous, ne pouvoit-il mieux faire.
Les hommes, disoit-il, pour souffrir sont bien nés !
Peste soit du boudin, et du boudin encore !
Plût à Dieu, maudite pécore,
Qu'il te pendit au bout du nez !
La prière aussi-tôt du ciel fut écoutée ;
Et dès que le mari la parole lâcha,
Au nez de l'épouse irritée
L'aune de boudin s'attacha.
Ce prodige imprévu grandement le fâcha.
Fanchon étoit jolie ; elle avoit bonne grace ;
Et, pour dire sans fard la vérité du fait,
Cet ornement en cette place
Ne faisoit pas un bon effet ;
Si ce n'est qu'en pendant sur le bas du visage,
Il l'empêchoit de parler aisément ;
Pour un époux merveilleux avantage,
Et si grand, qu'il pensa, dans cet heureux moment,
Ne souhaiter rien davantage !

Je pourrois bien, disoit-il à par soi,
Après un malheur si funeste,
Avec le souhait qui me reste,
Tout d'un plein saut me faire roi.
Rien n'égale, il est vrai, la grandeur souveraine,
Mais encore faut-il songer
Comment seroit faite la reine,
Et dans quelle douleur ce seroit la plonger,
De l'aller placer sur un trône
Avec un nez plus long qu'une aune.
Il faut l'écouter sur cela;
Et qu'elle-même elle soit la maîtresse
De devenir une grande princesse,
En conservant l'horrible nez qu'elle a;
Ou de demeurer bucherone
Avec un nez comme une autre personne,
Et tel qu'elle l'avoit avant ce malheur là.
La chose bien examinée,
Quoiqu'elle sût d'un sceptre et la force et l'effet,
Et que, quand on est couronnée,
On a toujours le nez bien fait;
Comme au désir de plaire il n'est rien qui ne cède,
Elle aima mieux garder son bavolet,
Que d'être reine et d'être laide.
Ainsi le bucheron ne changea point d'état,
Ne devint point grand potentat,
D'écus ne remplit point sa bourse;
Trop heureux d'employer son souhait qui restoit,
Foible bonheur, pauvre ressource,

À remettre sa femme en l'état qu'elle étoit.

Bien est donc vrai qu'aux hommes misérables,
Aveugles, imprudens, inquiets, variables,
Pas n'appartient de faire des souhaits;
Et que peu d'entr'eux sont capables
De bien user des dons que le ciel leur a faits.

Fin des Contes de Cil. Perrault.

PERSINETTE,

CONTE.

DEUX jeunes amans s'étoient mariés ensemble, après une longue poursuite de leurs amours; rien n'étoit égal à leur ardeur; ils vivoient contens et heureux, quand, pour combler leur félicité, la jeune épouse se trouva grosse, et ce fut une grande joie dans ce petit ménage; ils souhaitaient fort un enfant, leur désir se trouvoit accompli.

Il y avoit dans leur voisinage une Fée, qui sur-tout étoit curieuse d'avoir un beau jardin; on y voyoit avec abondance de toutes sortes de fruits, de plantes et de fleurs.

En ce tems-là le persil étoit fort rare dans ces contrées; la Fée en avoit fait apporter des Indes, et on en eût su trouver dans tout le pays que dans son jardin.

La nouvelle épouse eut une grande envie d'en manger, et comme elle savoit bien qu'il étoit mal-aisé de la satisfaire, parce que personne n'entroit dans le jardin, elle tomba dans un chagrin qui la rendit méconnoissable aux yeux même de son époux. Il la tourmenta pour savoir la cause de ce changement prodigieux qui paroissoit dans son esprit, aussi bien que sur son corps; et après lui avoir trop résisté, sa femme lui avoua enfin qu'elle voudroit bien manger du persil. Le mari soupira, et se troubla pour une envie si mal-aisée à satisfaire: néanmoins,

néanmoins, comme rien ne paroît difficile en amour, il alloit jour et nuit autour des murs de ce jardin pour tâcher d'y monter; mais ils étoient d'une hauteur qui rendoit la chose impossible.

Enfin, un soir il apperçut une des portes du jardin ouverte. Il s'y glissa doucement, et il fut si heureux, qu'il prit à la hâte une poignée de persil. Il ressortit comme il étoit entré, et porta son vol à sa femme, qui le mangea avec avidité, et qui, deux jours après, se trouva plus pressée que jamais de l'envie d'en manger encore.

Il falloit que dans ce tems-là le persil fût d'un goût bien excellent.

Le pauvre mari retourna ensuite plusieurs fois inutilement. Mais enfin sa persévérance fut récompensée; il trouva encore la porte du jardin ouverte. Il y entra, et fut bien surpris d'appercevoir la Fée elle-même, qui le gronda fort de la hardiesse qu'il avoit de venir

ainsi dans un lieu dont l'entrée n'étoit permise à qui que ce fût. Le jeune homme confus se mit à genoux, lui demanda pardon, et lui dit que sa femme se mouroit, si elle ne mangeoit pas un peu de persil; qu'elle étoit grosse, et que cette envie étoit bien pardonnable. Eh bien, lui dit la Fée, je vous donnerai du persil tout autant que vous en voudrez, si vous me voulez donner l'enfant dont votre femme accouchera.

Le mari, après une courte délibération, le promit; il prit du persil autant qu'il en voulut.

Quand le tems de l'accouchement fut arrrivé, la Fée se rendit près de la mère, qui mit au monde une fille, à qui la Fée donna le nom de Persinette : elle la reçut dans des langes de toile d'or, et lui arrosa le visage d'une eau précieuse qu'elle avoit dans un vase de crystal, qui la rendit, au moment

même, la plus belle créature du monde.

Après ces cérémonies de beauté, la Fée prit la petite Persinette, l'emporta chez elle, et la fit élever avec tous les soins imaginables. Ce fut une merveille, avant qu'elle eût atteint sa douzième année : et comme la Fée connoissoit sa fatalité, elle résolut de la dérober à ses destinées.

Pour cet effet elle éleva, par le moyen de ses charmes, une tour d'argent au milieu d'une forêt. Cette mystérieuse tour n'avoit point de porte pour y entrer; il y avoit de grands et beaux appartemens aussi éclairés que si la lumière du soleil y fût entrée, et qui recevoient le jour par le feu des escarboucles dont toutes ces chambres brilloient. Tout ce qui étoit nécessaire à la vie s'y trouvoit splendidement; toutes les raretés étoient ramassées dans ce lieu. Persinette n'avoit qu'à ouvrir les ti-

roirs de ses cabinets, elle les trouvoit pleins des plus beaux bijoux; ses garde-robes étoient magnifiques, autant que celles des reines d'Asie, et il n'y avoit pas une mode qu'elle ne fût la première à l'avoir. Elle étoit seule dans ce beau séjour, où elle n'avoit rien à désirer que de la compagnie; à cela près, tous ses désirs étoient prévenus et satisfaits.

Il est inutile de dire qu'à tout ses repas les mets les plus délicats faisoient sa nourriture; mais j'assurerai que, comme elle ne connoissoit que la Fée, elle ne s'ennuyoit point dans sa solitude : elle lisoit, elle peignoit, elle jouoit des instrumens, et s'amusoit à toutes ces choses qu'une fille qui a été parfaitement élevée n'ignore point.

La Fée lui ordonna de coucher au haut de la tour, où il y avoit une seule fenêtre; et après l'avoir établie dans cette charmante solitude, elle descendit par cette fenêtre, et s'en retourna chez elle.

Persinette se divertit à cent choses différentes dès qu'elle fut seule. Quand elle n'auroit fait que fouiller dans ses cassettes, c'étoit une assez grande occupation ; combien de gens en voudroient avoir une semblable !

La vue de la fenêtre de la tour étoit la plus belle vue du monde ; car on voyoit la mer d'un côté, et de l'autre cette vaste forêt ; ces deux objets étoient singuliers et charmans. Persinette avoit la voix divine, elle se plaisoit fort à chanter, et c'étoit souvent son divertissement, sur-tout aux heures qu'elle attendoit la Fée. Elle la venoit voir fort souvent ; et quand elle étoit au bas de la tour, elle avoit accoutumé de dire : Persinette, descendez vos cheveux, que je monte.

C'étoit une des grandes beautés de Persinette que ses cheveux, qui avoient trente aunes de longueur, sans l'incommoder. Ils étoient blonds comme fin or, cordonnés avec

des rubans de toutes couleurs; et quand elle entendoit la voix de la Fée, elle les détachoit, les mettoit en bas, et la Fée montoit.

Un jour que Persinette étoit seule à sa fenêtre, elle se mit à chanter le plus joliment du monde.

Un jeune prince chassoit dans ce tems-là; il s'étoit écarté à la suite d'un cerf; en entendant ce chant si agréable, il s'en approcha, et vit la jeune Persinette; sa beauté le toucha, sa voix le charma. Il fit vingt fois le tour de cette tour fatale, et n'y voyant point d'entrée, il pensa mourir de douleur; il avoit de l'amour, il avoit de l'audace, il eût voulu pouvoir escalader la tour.

Persinette, de son côté, perdit la parole quand elle vit un homme si charmant; elle le considéra longtems toute étonnée; mais tout à coup elle se retira de sa fenêtre, croyant que ce fût quelque monstre, se souvenant d'avoir ouï dire qu'il y en avoit qui tuoient par les yeux,

et elle avoit trouvé les regards de celui-ci très-dangereux.

Le prince fut au désespoir de la voir ainsi disparoître ; il s'informa aux habitations les plus voisines de ce que c'étoit ; on lui apprit qu'une Fée avoit fait bâtir cette tour, et y avoit enfermé une jeune fille. Il y rôdoit tous les jours ; enfin, il y fut tant qu'il vit arriver la Fée, et entendit qu'elle disoit : Persinette, descendez vos cheveux, que je monte. Au même instant il remarqua que cette belle personne défaisoit les longues tresses de ses cheveux, et que la Fée montoit par eux : il fut très-surpris d'une manière de rendre visite si peu ordinaire.

Le lendemain, quand il crut que l'heure étoit passée, que la Fée avoit accoutumé d'entrer dans la tour, il attendit la nuit avec beaucoup d'impatience ; et s'approchant sous la fenêtre, il contrefit admirablement la voix de la Fée, et dit :

Persinette, descendez vos cheveux, que je monte.

La pauvre Persinette, abusée par le son de cette voix, accourut et détacha ses beaux cheveux; le Prince y monta; et quand il fut au haut, et qu'il se vit sur la fenêtre, il pensa tomber en bas, quand il remarqua de si près cette prodigieuse beauté. Néanmoins, rappelant son audace naturelle, il sauta dans la chambre, et se mettant aux pieds de Persinette, il lui embrassa les genoux avec une ardeur qui pouvoit la persuader. Elle s'effraya d'abord; elle cria : un moment après elle trembla, et rien ne fut capable de la rassurer, que quand elle sentit dans son cœur autant d'amour qu'elle en avoit mis dans celui du Prince. Il lui disoit les plus belles choses du monde; à quoi elle ne répondit que par un trouble qui donna de l'espérance au Prince. Enfin, devenu plus hardi, il lui proposa de l'épouser sur l'heure à

elle y consentit sans savoir presque ce qu'elle faisoit ; elle acheva de même toute la cérémonie.

Voilà le Prince heureux : Persinette s'accoutume aussi à l'aimer ; ils se voient tous les jours, et peu de tems après elle se trouve grosse. Cet état inconnu l'inquiéta fort ; le Prince s'en douta, et ne le lui voulut pas expliquer, de peur de l'affliger. Mais la Fée l'étant allée voir, ne l'eut pas sitôt considérée qu'elle connut sa maladie. Ah, malheureuse ! lui dit-elle, vous êtes tombée dans une grande faute, vous en serez punie ; les destinées ne se peuvent éviter, et ma prévoyance a été bien vaine. En disant cela elle lui demanda d'un ton impérieux de lui avouer toute son aventure : ce que la pauvre Persinette fit, les yeux trempés de larmes.

Après ce récit, la Fée ne parut point touchée de tout l'amour dont Persinette lui racontoit des traits si touchans ; et la prenant par ses

cheveux, elle en coupa les précieux cordons ; après quoi elle la fit descendre, et descendit aussi par la fenêtre. Quand elles furent au bas, elle s'enveloppa avec elle d'un nuage, qui les porta toutes deux au bord de la mer, dans un endroit très-solitaire, mais assez agréable. Il y avoit des prés, des bois, un ruisseau d'eau douce, une petite hutte, faite de feuillages toujours verts ; et il y avoit dedans un lit de jonc marin, et à côté une corbeille, dans laquelle il y avoit de certains biscuits, qui étoient assez bons, et qui ne finissoient point. Ce fut en cet endroit que la Fée conduisit Persinette, et la laissa, après lui avoir fait des reproches qui lui parurent cent fois plus cruels que ses propres malheurs.

Ce fut en cet endroit qu'elle donna naissance à un petit prince et à une petite princesse ; et ce fut en cet endroit qu'elle les nourrit, et qu'elle eut tout le tems de pleurer son infortune.

Mais la Fée ne trouva pas cette vengeance assez pleine, il falloit qu'elle eût en son pouvoir le Prince, et qu'elle le punît aussi. Dès qu'elle eut quitté la malheureuse Persinette, elle remonta à la tour, et se mettant à chanter du ton dont chantoit Persinette, le Prince, trompé par cette voix, et qui revenoit pour la voir, lui redemanda ses cheveux, pour monter comme il avoit accoutumé : la perfide Fée les avoit exprès coupés à la belle Persinette, et les lui tendant, le pauvre Prince parut à la fenêtre, où il eut bien moins d'étonnement que de douleur de ne trouver pas sa maîtresse. Il la chercha des yeux ; mais la Fée le regardant avec colère : Téméraire, lui dit-elle, votre crime est infini; la punition en sera terrible. Mais lui, sans écouter des menaces qui ne regardoient que lui seul : Où est Persinette, lui répondit-il ? Elle n'est plus pour vous, répliqua-t-elle. Alors le Prince, plus agité

des fureurs de sa douleur, que contraint par la puissance de l'art de la Fée, se précipita du haut de la tour en bas. Il devoit mille fois se briser tout le corps : il tomba sans se faire d'autre mal que celui de perdre la vue.

Il fut très-étonné de sentir qu'il ne voyoit plus ; il demeura quelque tems au pied de la tour, à gémir et à prononcer cent fois le nom de Persinette.

Il marcha comme il put, en tâtonnant d'abord, ensuite ses pas furent plus assurés ; il fut ainsi, je ne sais combien de tems, sans rencontrer qui que ce fût qui pût l'assister et le conduire : il se nourrissoit des herbes et des racines qu'il rencontroit quand la faim le pressoit.

Au bout de quelques années, il se trouva un jour plus pressé de ses amours et de ses malheurs qu'à l'ordinaire, il se coucha sous un arbre, et donna toutes ses pensées aux tristes réflexions qu'il faisoit. Cette occupation

occupation est cruelle à qui pense mériter un meilleur sort ; mais tout à coup il sortit de sa rêverie par le son d'une voix charmante qu'il entendit. Ces premiers sons allèrent jusqu'à son cœur ; ils le pénétrèrent, et y portèrent de doux mouvemens, avec lesquels il y avoit long-tems qu'il n'avoit plus d'habitude. O dieux ! s'écria-t-il, voilà la voix de Persinette.

Il ne se trompoit pas ; il étoit insensiblement arrivé dans son désert. Elle étoit assise à la porte de sa cabane, et chantoit l'histoire malheureuse de ses amours. Deux enfans qu'elle avoit, plus beaux que le jour, se jouoient à quelques pas d'elle ; et s'éloignant un peu, ils arrivèrent jusques auprès de l'arbre sous lequel le Prince étoit couché. Ils ne l'eurent pas plutôt vu, que l'un et l'autre, se jetant à son cou, l'embrassèrent mille fois, en disant à tout moment : C'est mon père. Ils appelèrent leur mère, et

firent de tels cris, qu'elle accourut, ne sachant ce que ce pouvoit être ; jamais jusqu'à ce moment-là sa solitude n'avoit été troublée par aucun accident.

Quelle fut sa surprise et sa joie, quand elle reconnut son cher époux ! c'est ce qu'il n'est pas possible d'exprimer. Elle fit un cri perçant auprès de lui ; son saisissement fut si sensible, que par un effet bien naturel elle versa un torrent de larmes. Mais, ô merveille ! à peine ses larmes précieuses furent-elles tombées sur les yeux du Prince, qu'ils reprirent incontinent toute leur lumière ; il vit clair comme il faisoit autrefois ; et il reçut cette faveur par la tendresse de la passionnée Persinette, qu'il prit entre ses bras, et à qui il fit mille fois plus de caresses qu'il ne lui en avoit jamais fait.

C'étoit un spectacle bien touchant de voir ce beau Prince, cette charmante Princesse, et ces aima-

bles enfans dans une joie et une tendresse qui les transportoit hors d'eux-mêmes.

Le reste du jour s'écoula ainsi dans ce plaisir ; mais le soir étant venu, cette petite famille eut besoin d'un peu de nourriture. Le Prince croyant prendre du biscuit, il se convertit en pierre : il fut épouvanté de ce prodige, et soupira de douleur ; les pauvres enfans pleurèrent ; la désolée mère voulut au moins leur donner un peu d'eau, mais elle se changea en crystal.

Quelle nuit ! Ils la passèrent assez mal ; ils crurent cent fois qu'elle seroit éternelle pour eux.

Dès que le jour parut ils se levèrent, et résolurent de cueillir quelques herbes ; mais, quoi ! elles se transformoient en crapeaux, en bêtes venimeuses ; les oiseaux les plus innocens devinrent dragons, des harpies qui voloient autour d'eux, et dont la vue causoit de la

terreur. C'en est donc fait, s'écria le Prince, ma chère Persinette, je ne vous ai trouvée que pour vous perdre d'une manière plus terrible.

Mourons, mon cher Prince, répondit-elle en l'embrassant tendrement; et faisons envier à nos ennemis même la douceur de notre mort.

Leurs pauvres petits enfans étoient entre leurs bras, dans une défaillance qui les mettoit à deux doigts de la mort. Qui n'auroit pas été touché de voir ainsi mourante cette déplorable famille; aussi se fit-il pour eux un miracle favorable. La Fée fut attendrie; et rappelant dans cet instant toute la tendresse qu'elle avoit sentie autrefois pour l'aimable Persinette, elle se transporta dans le lieu où ils étoient: elle parut dans un char brillant d'or et de pierreries; elle les y fit monter, se plaçant au milieu de ces amans infortunés; et mettant à leurs pieds leurs agréables enfans;

sur des carreaux magnifiques, elle les conduisit de la sorte jusqu'au palais du roi, père du Prince. Ce fut là que l'allégresse fut excessive; on reçut comme un dieu ce beau Prince, que l'on croyoit perdu depuis si long-tems; et il se trouva si satisfait de se voir dans le repos, après avoir été si agité de l'orage, que rien au monde ne fut comparable à la félicité dans laquelle il vécut avec sa parfaite épouse.

MORALITÉ.

Tendres époux, apprenez par ceux-ci,
Qu'il est avantageux d'être toujours fidelles;
Les peines, les travaux, le plus cuisant souci,
Tout enfin se trouve adouci,
Quand les ardeurs sont mutuelles :
On brave la fortune, on surmonte le sort,
Tant que deux époux sont d'accord.

INCARNAT BLANC ET NOIR,

CONTE.

Le fils aîné d'un grand roi se promenoit tout seul en hiver dans une campagne couverte de neige. Il apperçut une corneille, sur laquelle il signala son adresse. L'oiseau tomba mort sur la neige, et la teignit de son sang. L'éclat de son plumage noir, la blancheur de la neige et la rougeur de son sang, produisirent un assemblage de couleurs dont le Prince fut frappé. Cette idée s'empara tellement de son esprit, qu'il ne lui fut plus possible de l'en éloigner. Insensiblement elle lui fit naître dans le cœur une passion violente, et qui, toute imaginaire qu'elle étoit, ne lui permettoit pas de croire qu'il pût être heureux, que lorsqu'il auroit trouvé une personne dont le teint incarnat et blanc seroit relevé par des cheveux d'un noir parfait.

Il étoit comme absorbé dans ses profondes réflexions, lorsqu'il en fut distrait par une voix qui lui dit : Allez, Prince, dans l'empire des merveilles, au milieu d'une immense forêt, vous trouverez un arbre chargé de pommes plus belles et plus grosses qu'elles ne le sont ordinairement : cueillez-en trois, et soyez assez maître de vous-même pour ne les ouvrir qu'à votre retour ; elles vous offriront une beauté telle que vous la désirez.

L'empire qui lui étoit indiqué étoit éloigné et de difficile accès ; mais rien ne put empêcher le Prince d'en entreprendre le voyage. Il se mit en marche à l'heure même, traversa les mers, parcourut avec un soin infini toute la forêt, bref il trouva l'arbre. Il cueillit les trois belles pommes, et ne pouvant dans le premier transport de sa joie résister à la curiosité qui le tourmentoit, il en ouvrit une. Il en sortit à l'instant une personne si merveilleu-

sement belle et si fort à son gré ; qu'il en fut saisi d'admiration. Mais cette beauté, bien loin de lui être favorable, le regarda d'un œil courroucé, et se plaignant de ce qu'il l'avoit enlevée de chez elle, elle disparut au même moment.

L'impatience à laquelle il venoit de succomber, devoit naturellement le désespérer ; mais comme il avoit l'esprit susceptible de consolation, (c'est un beau don du ciel), il se flatta aisément qu'il trouveroit de quoi réparer sa perte, dans les deux pommes qui lui restoient. Rempli de cette douce espérance, il résolut de ne les point ouvrir qu'il ne fût de retour dans son pays. Souvent les plus tristes expériences ne sont pas capables de corriger d'un foible défaut. L'impatience du Prince fut encore plus forte que sa raison, il ne put résister une seconde fois à l'envie d'ouvrir une des pommes.

Il étoit pour lors sur mer. L'on

n'éprouve pour l'ordinaire aucune dissipation sur ce triste élément. Il y a donc fort peu de gens qui, dans un cas pareil, n'en eussent fait autant que lui. Il imagina qu'en faisant couvrir exactement le vaisseau sur lequel il étoit embarqué, la belle ne pourroit s'échapper. Il ouvrit alors la seconde pomme, et il en sortit, comme de la première, une personne dont la beauté étoit incomparable, et qui lui témoigna tout autant de mécontentement; et malgré toutes les précautions que le Prince avoit prises, elle disparut comme avoit fait celle qui l'avoit précédée. Ces deux expériences furent à peine suffisantes pour rendre le Prince sage. Il arriva dans son pays, et ayant ouvert la seule pomme qui lui restoit, une personne aussi belle, mais plus douce que les deux autres en sortit. Il l'épousa sur l'heure et se trouva le plus heureux des maris.

Quelque tems après son mariage

une guerre importante l'obligea de se séparer de la belle Incarnat Blanc et Noir. La reine mère, entre les mains de qui cette jeune Princesse demeura, n'avoit jamais approuvé ce mariage. Elle la fit mourir cruellement, et fit jeter son corps dans les fossés du château ; et mettant le comble à sa méchanceté, elle supposa à la place de la malheureuse Princesse, une personne sur qui elle avoit un pouvoir absolu.

Le Prince, à son retour, fut bien étonné de retrouver une femme si différente de celle qu'il avoit quittée. Mais la reine l'assura positivement que la personne qu'elle lui présentoit, étoit sa femme. Elle convint de toutes les différences qui se trouvoient en apparence ; mais elle attribua cette métamorphose aux suites de l'enchantement.

En effet, la manière dont cette fille avoit été trouvée par le Prince, donnoit une sorte de vraisemblance

à ce discours. Enfin, soit par douceur, soit par faute de défiance (car les honnêtes gens ne la connoissent pas), le Prince ajouta foi à ce qu'on lui dit. Mais rien ne fut capable de le guérir de sa première passion. Il passoit les jours et les nuits à rêver, et très-souvent il demeuroit des heures entières appuyé sur une des fenêtres de son palais.

Un jour qu'il étoit dans cette triste occupation, il apperçut dans les fossés un poisson dont les écailles brillantes étoient mêlées d'incarnat, de blanc et de noir. Cet objet le frappa; il ne lui fut plus possible de le perdre de vue. La reine mère trouvant que cette attention si marquée étoit une suite de sa première passion, résolut encore d'en détruire le sujet. Elle ordonna en secret à celle qui jouoit le rôle de la Princesse, et qui se trouvoit grosse, de dire qu'elle avoit une extrême envie de manger ce poisson, auquel le Prince étoit si fort attaché.

Il ne lui fut pas possible de refuser une chose que tout le monde jugeoit être de si peu d'importance. On pêcha le poisson, on le servit à la prétendue reine, et le Prince retomba dans sa première mélancolie.

Il en fut soulagé une seconde fois par la vue d'un arbre incarnat blanc et noir. Cet arbre étoit d'une espèce inconnue ; personne ne l'avoit ni planté, ni apporté. Il étoit venu de lui-même ; on l'avoit vu naître tout d'un coup dans la place où l'on avoit jeté les écailles du poisson. Ce bel arbre causa le même plaisir au Prince, et par conséquent la même jalousie à la reine mère : la perte en fut donc aussi-tôt résolue, malgré les oppositions et les regrets du Prince. Le bel arbre fut arraché et brûlé ; mais un superbe château, bâti de rubis, de perles et de jais, que les cendres de l'arbre produisirent à l'instant, fit revivre encore les trois couleurs que le Prince avoit toujours aimées.

mées. Elles parurent alors dans un éclat qui le ravit. Les efforts qu'il fit pour entrer dans cette belle maison furent long-tems inutiles. Les portes lui en étant fermées, il se contenta de les regarder sans cesse, et demeura plusieurs jours dans cette occupation qui lui rappeloit l'objet de ses desirs.

Sa persévérance fut enfin récompensée ; les portes s'ouvrirent, il entra dans le palais ; et après avoir traversé plusieurs appartemens dont les meubles répondoient à la richesse du dehors, il trouva dans un cabinet plus magnifique que ne l'étoit encore tout le reste du palais, cette première femme dont il étoit si amoureux, et dont le souvenir lui étoit si cher. Elle lui reprocha tout ce qu'elle avoit souffert par sa trop grande facilité ; mais en même-tems elle lui témoigna la joie qu'elle éprouvoit, en voyant qu'il méritoit un pardon

qu'elle avoit si grande envie de lui accorder.

Le Prince et la reine sa mère, et la femme qu'elle avoit supposée, rien ne troubla plus l'union de nos deux époux; ils vécurent fort contens l'un de l'autre, aussi bien que de leur fortune.

KADOUR (1),

CONTE.

DANS le royaume de Cachemire, un des plus riches habitans de la capitale possédoit des biens immenses : les hommes en font ordinairement dépendre leur bonheur ; cependant, malgré ses richesses, il avoit un chagrin domestique qui surpassoit de beaucoup sa bonne fortune ; tant il est vrai que les hommes ne sont pas nés pour être heureux ! Cet homme avoit une fille unique, et par conséquent elle étoit héritière de ses biens : on ne pouvoit rien desirer à sa beauté, elle étoit accomplie ;

(1) Ce Conte a fourni le sujet d'une Comédie intitulée *les Fées*, donnée au théâtre italien par Romagnesi, et jouée avec succès en 1736. On trouve cette pièce imprimée dans le théâtre de Romagnesi.

mais cette belle personne étoit si dénuée des qualités de l'esprit, que les avantages dont elle étoit ornée lui devenoient inutiles. Les traits de son visage, ce chef-d'œuvre de la nature, devenoient choquans par l'excessive stupidité que l'on ne pouvoit éviter d'y reconnoître. Il sembloit que la nature avoit pris plaisir à rassembler les traits les plus réguliers, pour en faire un composé désagréable. Toutes les actions de cette espèce de beauté n'étoient point accompagnées de ce feu qui seul en fait la grace : sa taille, quoique bien prise, paroissoit lourde et massive; sans entrer dans un plus grand détail, on ne remarquoit tous ces défauts que parce qu'elle n'avoit pas la plus foible étincelle d'esprit.

Kadour, c'étoit le nom de cette fille, n'avoit pas assez d'esprit pour savoir qu'elle en manquoit. Elle sentoit seulement qu'elle étoit dédaignée; mais elle ne pouvoit en

concevoir la raison ni pourquoi on la laissoit toujours seule, pendant que les autres personnes de son âge se plaignoient souvent de la foule qui les importunoit.

Un jour elle se promenoit à son ordinaire dans un endroit écarté : la terre s'entr'ouvrit à quelques pas devant elle. Ce prodige ne l'effraya point, elle le regarda même comme une chose qui étoit dans l'ordre de la nature. De cette ouverture il en sortit un homme ou plutôt un monstre, tant sa figure étoit hideuse. A cet aspect un mouvement naturel lui fit prendre la fuite; mais les discours du monstre surent la retenir. Arrêtez, lui dit-il, belle Kadour, j'ai des choses fâcheuses à vous apprendre; mais j'en ai d'agréables à vous promettre, et les agrémens des unes peuvent balancer les inconvéniens des autres. Les choses douces, tendres et flatteuses ont du moins le pouvoir de se faire entendre; on les

écoute, quand même elles ne devroient pas persuader. Kadour s'arrêta donc, et le monstre continua sa harangue. On ne peut avoir plus de beauté que vous en avez; cependant vous ne fixez les regards de personne. Je sais combien ce malheur vous afflige; apprenez quelle est la raison de cette désespérante situation: vous ne l'éprouvez que parce que vous ne pensez point. Ce défaut est plus considérable que vous ne pouvez l'imaginer; il me met au point de vous dire, (et cela tel que vous me voyez, sans me faire trop valoir), que vous êtes infiniment au-dessous de moi: car enfin je ne suis que par le corps ce que vous êtes par l'esprit. Ce que je viens de vous dire est bien cruel, j'en conviens; j'ai cependant remarqué en vous parlant que mon discours vous a plus flattée qu'il ne vous a offensée; et c'est ce qui me fait désespérer du succès des propositions qui me restent à

vous faire. Je vais cependant les hasarder : voulez-vous avoir de l'esprit ? Oui, lui repondit Kadour. A la vérité, elle fit cette réponse du même air et du même ton que l'on emploie pour parler de ce que l'on ne connoît pas ; ce oui étoit prononcé sans désir, à peine étoit-il articulé. Hé bien ! ajouta-t-il, en voici les moyens. Il faut aimer Paratinparatos, c'est ainsi que je m'appelle, et vous préparer à m'épouser dans un an. A cette condition vous aurez de l'esprit ; mais sur-tout n'oubliez jamais ni l'engagement que vous prenez avec moi, ni le nom que je porte. Lisez ce qui est écrit sur ce papier que je vous onne : apprenez-le par cœur, et vous ne serez pas long-tems sans penser. Voici les paroles qui vont chasser votre indolence et dissiper votre imbécillité.

O toi qui peux tout animer,
Amour, si pour n'être plus bête,
Il ne faut que savoir aimer,
Je suis prête.

Après la lecture de ces vers, Paratinparatos disparut. Kadour fut à peine remise de son étonnement qu'elle voulut essayer de faire la même lecture. A chaque vers qu'elle prononçoit, les graces, les sourires naissoient sur son visage; ses yeux si bêtes et si traînans s'animoient de la plus grande vivacité; sa taille, sa démarche, son maintien, tout enfin se ressentit des promesses du monstre. Elle s'apperçut elle-même du changement avantageux qui se faisoit en elle; tant de graces et d'agrémens ne se développent pas sans être accompagnés de l'amour propre. L'on peut me croire quand je dirai qu'elle répéta mille fois ces heureux vers. Elle revint à la hâte trouver son père : non-seulement elle commença par lui dire des choses suivies; elle exprima même sensément, et finit en peu de tems par témoigner beaucoup d'esprit.

Un changement si subit et si sin-

gulier ne pouvoit être ignoré longtems dans Cachemire de ceux qui y étoient les plus intéressés : c'étoient sans doute les jeunes gens de la ville. Les galans vinrent donc se ranger en foule auprès de Kadour : cette aimable fille n'étoit plus, comme autrefois, solitaire au bal ainsi qu'à la promenade, les choses avoient pris toute une autre face. Les amans quittoient sans peine la main de leurs maîtresses, pour avoir seulement le plaisir de regarder cette nouvelle beauté ; les rivaux se battoient, et toutes les femmes en fureur éprouvoient tout ce que la jalousie peut inspirer de haine, de désespoir et d'envie. Enfin il n'étoit bruit que de la belle Kadour.

Parmi le grand nombre de ceux qui la trouvèrent aimable, il n'étoit pas possible qu'elle ne rencontrât une figure qui lui fît impression. Il étoit encore plus aisé d'oublier celle de Paratinparatos. Malheureusement pour lui, il avoit fait

don de l'esprit à la belle Kadour ; et les paroles qu'elle répétoit avec autant d'attention que de zèle, lui inspiroient de l'amour. Les donneurs de leçons sont presque toujours abusés; ce fut en effet ce qui arriva à Paratinparatos, à la vérité ce fut contre ses intentions; cet amour naissoit, mais il ne naissoit pas pour lui.

Le mieux fait et le plus agréable de ceux qui soupirèrent pour Kadour, fut aussi celui qui l'emporta sur ses rivaux. Il s'en falloit beaucoup, qu'étant doué des graces de la figure, comme il l'étoit en effet, il le fût encore des dons de la fortune. Il n'avoit réellement aucun bien; aussi le père et la mère de la belle Kadour trouvèrent le choix qu'elle avoit fait fort mauvais, le désapprouvèrent hautement, et se repentirent plus d'une fois des souhaits qu'ils avoient faits, en désirant de l'esprit à leur fille. Ils trouvoient que ce don du ciel fai-

soit leur malheur; car ils n'avoient pas eux-mêmes assez d'esprit pour répondre aux objections vives et séduisantes qu'elle savoit opposer à leurs remontrances. Ne pouvant la priver de l'esprit qu'elle avoit acquis, ils lui firent au moins, suivant l'usage ordinaire, des leçons sans nombre contre l'amour. Mais c'est en vain que l'on veut défendre d'aimer à une jeune et jolie personne. Les oppositions qu'elle éprouva ne servirent donc qu'à lui faire aimer un peu davantage Arada (c'étoit le nom de son amant). Elle lui donnèrent même souvent le plaisir d'en entendre parler à ceux avec lesquels elle n'eût osé s'en entretenir.

L'on imagine aisément qu'elle n'avoit dit à personne au monde, comment l'esprit lui étoit venu; et depuis cette aventure, elle a été soigneusement imitée sur ce genre de secret. Elle fut discrète, même avec son amant. Ce secret est peut-

être le seul qu'il soit permis de garder à ce que l'on aime. En effet, sa vanité étoit trop intéressée à cacher son histoire dans l'oubli le plus profond. Ayant de l'esprit, pouvoit-elle avouer qu'elle le devoit à quelqu'autre qu'à elle?

Cependant l'année que lui avoit fixé Paratinparatos, pour apprendre à penser et pour se résoudre à l'épouser, étoit presque expirée. Elle voyoit avec une douleur extrême que le terme fatal s'approchoit. Son esprit lui devenoit alors un présent funeste; car il lui présentoit sans cesse toutes les circonstances affligeantes de sa situation. Perdre son amant pour jamais, se voir à tout autre qu'à lui, devenir la femme de quelqu'un dont elle ne connoissoit que la difformité, ce qui peut-être encore étoit son moindre défaut; je n'entreprendrai point d'écrire toutes les réflexions qu'elle faisoit. Une jeune personne qui joint l'amour à beaucoup d'esprit,

prit, fait bien du chemin en peu de tems. De telles ou semblables réflexions la mettoient au désespoir. Elle étoit frappée de la parole qu'elle avoit donnée ; et sur toutes choses, elle n'oublioit pas qu'en acceptant le monstre pour époux, elle en avoit reçu des dons dont elle ne vouloit point se dépouiller. Il est constant que rien n'égaloit le tourment dont elle étoit agitée ; car plus nous avons d'esprit, plus il sert à augmenter nos malheurs.

Un jour que, pleinement occupée de sa cruelle destinée, elle s'étoit insensiblement écartée, et qu'elle étoit seule, elle entendit un grand bruit, et distingua des voix souterraines qui chantoient les paroles que Paratinparatos lui avoit données par écrit. Elle en frémit ; c'étoit en effet le signal de son malheur. Aussi-tôt la terre s'ouvrit, et (fort doucement à la vérité) elle fut descendue dans le

gouffre qui venoit de se former à ses yeux. Paratinparatos, environné d'hommes aussi difformes que lui, tenoit alors sa cour. Quel spectacle pour une personne qui naguère étoit suivie de tout ce qu'il y avoit de plus aimable dans sa patrie, et qui, de plus, ressentoit les premiers feux de l'amour! Sa douleur fut plus grande encore que sa surprise; elle n'eut pas la force de parler: elle versa un torrent de larmes; et ce fut le seul usage qu'elle fit de l'esprit que Paratinparatos lui avoit donné, et que l'on avoit si fort admiré dans Cachemire.

Paratinparatos la regarda de son côté avec tout l'amour et toute la douleur imaginables. Madame, lui dit-il, je m'apperçois aisément que je vous déplais encore plus que la première fois que j'ai paru devant vous. Je reconnois, mais trop tard, que je me suis perdu moi-même, en vous faisant un présent si fu-

neste pour moi; mais enfin, vous êtes encore libre, et je vous laisse le choix entre ma main et votre premier état. Je vous promets de vous remettre chez vos parens telle que je vous ai trouvée. C'est à vous de choisir ou de retourner auprès d'eux avec votre première stupidité, ou d'être, avec beaucoup d'esprit, la reine de ce royaume. Je suis le roi des gnomes; c'est assez vous déclarer quel est votre pouvoir dans cet empire. Si vous voulez sacrifier le plaisir de vos yeux, tous les autres vous seront prodigués. Nul homme, sans mon aveu, ne peut avoir la plus foible partie de l'or et des richesses que la terre renferme dans son sein; il ne tient qu'à vous d'en disposer souverainement. Avec de l'or et de l'esprit, qui peut être malheureux mérite assurément son malheur. Il y a très-peu d'hommes et de femmes sur la terre qui ne convinssent de cette proposition; mais je crains,

ajouta-t-il, d'être la seule de toutes les choses que je vous offre qui ne vous puisse être agréable. Dites un mot, votre retour est ordonné. Oui, lui dit-il avec transport, je ne veux pas que rien puisse troubler le bonheur que j'espère dans la possession de votre cœur. Je vous donne deux jours pour examiner cette demeure, et pour décider de mon sort et du vôtre. Jamais gnome n'a peut-être été aussi délicat que celui-ci.

Après ce discours, Paratinparatos quitta la belle Kadour. On la conduisit dans un appartement magnifique ; elle fut servie avec un soin extrême par des gnomes femelles, dont la laideur étoit moins choquante que celle des hommes de cette espèce; mais pour dire les choses dans l'exacte vérité, les plus jolies étoient bien maussades. On lui servit un repas magnifique ; mais qu'est-ce qu'un repas, sans bonne compagnie ! L'après-dîne

on représenta devant elle une comédie ; mais le sujet ne put intéresser son cœur. Quand elle auroit eu la liberté de son esprit, quelle impression des gnomes pouvoient-ils faire sur la scène ? Le soir on lui donna le bal ; elle s'y trouva sans le désir de plaire, et le ridicule des pas formés par les gnomes mâles et femelles ne la put amuser. Elle éprouva donc un dégoût général pour tous les divertissemens qu'on cherchoit à lui procurer. Elle n'eut pas différé un moment à remercier Paratinparatos de ses richesses et de ses plaisirs ; mais la certitude de se trouver sans esprit méritoit quelque considération de sa part.

Pour se délivrer d'un époux haïssable, elle auroit repris mille fois son ancienne stupidité ; mais elle avoit un amant, c'étoit le perdre sans ressource et de la manière la plus sensible. D'un autre côté, en épousant le gnome, elle ne pou-

voit espérer de revoir son cher Arada; il falloit renoncer à lui donner de ses nouvelles; de plus il seroit en droit de la soupçonner d'infidélité; et cette crainte est de toutes la plus affreuse pour un cœur bien épris. Enfin, il s'agissoit d'épouser un mari qui lui auroit toujours paru odieux, quand il eût été aimable, puisqu'il la séparoit de ce qu'elle aimoit; et ce mari, pour comble de maux, étoit un monstre.

Le parti étoit sans contredit très-difficile à prendre. Quand les deux jours qu'on lui avoit accordés pour se consulter furent écoulés, il est bien vrai de dire qu'elle n'étoit pas moins incertaine que le premier moment. Elle dit au gnome qu'il ne lui étoit pas possible de faire un choix. C'est décider contre moi, madame, lui répondit-il; je vais donc vous rendre votre ancien état, puisque vous n'osez vous déterminer. A ces mots, elle frémit et devint tremblante. L'idée de perdre

son amant, par le mépris qu'il auroit pour elle, la toucha assez pour lui faire prendre son parti. Eh bien, dit-elle au gnome, il faut être à vous, vous en avez décidé.

Paratinparatos ne fit point le difficile, il épousa Kadour, et l'esprit de Kadour fut encore augmenté par le mariage; mais son malheur fit en elle les mêmes progrès que faisoit son esprit. Elle fut effrayée de s'être donnée à un monstre et d'avoir quitté l'amant le plus aimé. Elle éprouvoit de si grands serremens de cœur et de si grandes palpitations, qu'elle espéroit à chaque instant toucher au dernier de sa vie.

Le gnome s'appercevoit bien de la haine et de l'éloignement que sa femme avoit pour lui; et quoiqu'il se piquât de force d'esprit, il étoit outré de tout ce qui pouvoit le convaincre qu'il n'étoit pas aimé. Cet éloignement, dont il ne s'appercevoit que trop, lui reprochoit sans

cesse sa difformité, et lui faisoit passer les jours à détester les femmes, le mariage et la curiosité qui l'avoit engagé à sortir de ses états. Rempli de ces tristes pensées, il laissoit souvent Kadour seule, et cette solitude étoit le plus heureux tems de sa vie. Elle n'avoit d'autre plaisir que celui de s'occuper de ses idées; et les conduisant aussi loin qu'elles pouvoient aller, elle imagina bientôt qu'elle devoit donner de ses nouvelles à Arada, le convaincre par ses propres yeux qu'elle n'étoit pas inconstante, et qu'il falloit l'instruire au plutôt de la violence que lui avoit fait le gnome, qui seule étoit la cause de son absence. Elle se persuada aisément que, puisqu'elle étoit parvenue sans obstacle dans son triste palais, son amant pouvoit bien y aborder. Elle ne songea donc plus qu'à exécuter un projet si flatteur.

Il n'est rien d'impossible à une femme qui aime. Kadour séduisit

un gnome qui n'étoit à la vérité que le frotteur du palais; mais qu'importe sa qualité : il porta de ses nouvelles à Arada (par bonheur le tems auquel cette histoire est arrivée est celui des amans fidèles). Le malheureux Arada se désespéroit de l'absence de Kadour; mais son désespoir n'étoit mêlé d'aucune aigreur; les soupçons injurieux n'entroient point dans son esprit; il se plaignoit, il s'affligeoit, il mouroit, sans avoir une pensée qui pût offenser sa maîtresse, et sans chercher à se guérir.

Il est aisé de croire que pensant de cette sorte, il suivit aveuglément le frotteur du palais, et qu'il alla trouver Kadour, à quelque péril qu'il exposât ses jours, sur-tout en apprenant que le voyage ne lui étoit pas indifférent. Il arriva dans ces lieux souterrains avec cette intrépidité que l'amour sait si bien donner. Il vit Kadour, se jeta à ses pieds et lui dit des choses plus

tendres encore que spirituelles ; il obtint d'elle la permission de renoncer au monde pour vivre avec elle et ne la point quitter. Il est beau de porter de tels sentimens à cent pieds sous terre.

La gaîté de Kadour revint insensiblement au grand avantage de sa beauté ; mais l'amour du gnome en fut alarmé. Il avoit trop d'esprit et il étoit trop convaincu du dégoût que ressentoit Kadour, (cette conviction est une de celles que toute femme qui épousera un gnome ne doit jamais lui laisser prendre). Il étoit donc trop instruit, pour croire que l'habitude pût avoir adouci sa peine. Il n'étoit pas moins persuadé qu'il ne pouvoit être l'objet du moindre ajustement de sa femme ; et Kadour avoit l'imprudence de se parer plus qu'à l'ordinaire.

La jalousie n'est souvent que trop éclairée. Paratinparatos fit tant et tant de perquisitions, qu'il décou-

vrit qu'il y avoit dans son palais un homme qui se tenoit caché, et que cet homme étoit bien fait. D'abord qu'il fut instruit, il médita une vengeance plus délicate qu'à lui n'appartenoit. Il alla trouver Kadour : Je ne m'amuse point à faire des plaintes, non plus qu'à me laisser aller à des emportemens, lui dit-il, c'est une sorte de consolation dans le malheur que j'abandonne aux hommes. Quand je vous ai donné de l'esprit, c'étoit pour moi que je vous avois fait ce présent, et je comptois en recueillir le fruit; vous en avez fait usage contre moi; quelqu'irrité que je sois, je ne puis cependant vous l'ôter absolument, puisque vous avez subi en m'épousant la loi qui vous étoit imposée; mais convenez avec moi, que si vous n'avez pas rompu notre traité, vous ne l'avez pas du moins suivi à la rigueur. Je vais donc partager le différend : vous n'aurez d'esprit que la nuit; car je ne veux point

avoir auprès de moi une femme stupide; pour le jour vous n'aurez pas le sens commun, et vous ferez ce qu'il vous plaira. Kadour dans le moment même sentit une pesanteur d'esprit, que bientôt elle ne sentit même plus. Quand la nuit fut venue, ses idées se réveillèrent; elle envisagea son malheur, elle pleura, sans pouvoir ni se consoler, ni chercher les expédiens que ses lumières pouvoient lui fournir; elle avoit cependant l'esprit bien reposé.

La nuit suivante elle s'apperçut que son mari avoit le sommeil très-dur, et pour profiter encore mieux de cette heureuse circonstance, elle lui mit sous le nez une racine qui non-seulement augmentoit le sommeil, mais qui le faisoit encore durer tout autant de tems que le dormeur la respiroit. Paratinparatos lui en avoit autrefois enseigné les propriétés; car les maris sont presque toujours les instrumens de leurs

leurs malheurs. Quand elle s'appe çut qu'il étoit plongé dans le plu profond sommeil, elle se leva d'au près de lui, sans autre dessein dans le premier moment que de s'éloi-gner de l'objet de sa haine. Ses rê-veries la conduisirent, sans trop s'en appercevoir, dans les lieux qui d'ordinaire lui présentoient Arada. Elle ne comptoit pas le chercher, mais elle se flatta qu'il la cherche-roit. En effet, elle le trouva dans une allée des jardins; c'étoit un lieu où mille fois ils s'étoient juré un amour éternel. Arada la deman-doit alors à toute la nature. Kadour lui fit le récit de ses nouveaux mal-heurs; ils furent adoucis en les lui contant. La nuit suivante ils se ren-contrèrent au même endroit, quoi-qu'ils n'en fussent cependant pas convenus, et ces rendez-vous con-tinuèrent si long-tems et avec tant de succès, que leur disgrace servit à leur faire goûter une nouvelle es-pèce de bonheur. L'esprit et l'a-

tés en sont accompagnées. Elle avoit celui de faire beaucoup ronfler. Un gnome, domestique du palais, qui n'étoit un jour ni bien endormi, ni bien éveillé, interprêta mal le plus beau ronflement du monde. Il ne douta pas que son maître ne se plaignît et qu'il ne fût malade : son attachement le fit aller à son secours. Il apperçut la racine dans sa place triomphante; son soin le plus pressé fut de la déranger. Que ce soin devint funeste à trois personnes! le gnome à l'instant s'éveilla; son premier mouvement lui fit chercher sa femme; et la solitude où il se trouva excitant sa fureur et son emportement, le fit sortir de son lit. Le hasard, ou plutôt son mauvais destin, le conduisirent au lieu où les deux amans ne pouvoient se lasser de se jurer un éternel amour. Paratinparatos ne s'exhala point en injures, il ne leur fit aucuns reproches, mais il toucha l'amant d'une baguette; pour

lors, il devint d'une figure absolument semblable à la sienne, et la ressemblance fut si parfaite, que Kadour elle-même, la tendre Kadour, ne put absolument distinguer son amant de son époux, et vécut la plus malheureuse femme du monde; car elle ne put jamais se consoler de la ressemblance affreuse que tout ce qu'elle aimoit dans le monde venoit de prendre avec tout ce qu'elle abhorroit; et jamais il ne lui fut possible de savoir auquel adresser ses plaintes, dans la crainte de prendre l'objet de sa haine pour l'objet de son amour. Nous avons bien vu depuis ce tems des amans devenir à la longue des maris; mais jamais la sévérité des époux ne les a conduits que cette fois à une semblable métamorphose.

LES DEUX PANTOUFLES,

CONTE.

Il y avoit à Bagdad un vieux marchand, nommé Abou-Casem-Tambourifort, célèbre par son avarice. Quoiqu'il fût très-riche, ses habits n'étoient que pièces et morceaux : son turban d'une toile grossière, étoit si sale que l'on ne pouvoit plus en distinguer la couleur; mais de tout son habillement, ses pantoufles étoient ce qui méritoit davantage l'attention des curieux: les

semelles étoient armées de gros clous, les empeignes étoient toutes rapiècetées. Jamais le fameux navire d'Argos n'eut tant de pièces, et depuis dix ans qu'elles étoient pantoufles, les plus habiles savetiers de Bagdad avoient épuisé leur art pour en rapprocher les débris. Elles en étoient même devenues si pesantes, qu'elles avoient passé en proverbe; et lorsque l'on vouloit exprimer quelque chose de lourd, les pantoufles de Casem étoient toujours l'objet de comparaison.

Un jour ce négociant se promenant dans le grand bazar (1) de la ville, on lui proposa d'acheter une partie considérable de cristal; il conclut le marché, parce qu'il étoit avantageux : ayant appris, quelques jours après, qu'un parfumeur ruiné avoit pour toute ressource de l'eau rose à vendre, il profita du malheur de ce pauvre homme, et

(1) Marché public.

lui acheta son eau rose pour la moitié de sa valeur ; cette excellente affaire l'avoit mis de belle humeur : au lieu de donner un grand festin, selon l'usage des négocians de l'Orient, qui ont fait quelque marché avantageux, il trouva plus expédient d'aller au bain, où il n'avoit pas été depuis long-tems.

Comme il ôtoit ses habits, un de ses amis, ou du moins qu'il prenoit pour tel, (car les avares en ont rarement,) lui dit que ses pantoufles le rendoient la fable de toute la ville, et qu'il devroit bien en acheter d'autres. J'y songe depuis long-tems, répondit Casem ; mais enfin elles ne sont pas si délabrées, qu'elles ne puissent encore servir : tout en causant il fut deshabillé et entra dans l'étuve.

Pendant qu'il se lavoit, le Cadi de Bagdad vint aussi se baigner. Casem étant sorti avant le juge, passa dans la première pièce ; il

reprit ses habits et chercha en vain ses pantoufles : une chaussure neuve étoit à la place de la sienne ; notre avare persuadé, parce qu'il le désiroit, que c'étoit un présent de celui qui l'avoit si bien prêché, met à ses pieds les belles pantoufles, qui lui épargnèrent le chagrin d'en acheter d'autres, et sort du bain plein de joie.

Quand le Cadi se fut baigné, ses esclaves cherchèrent en vain les pantoufles de leur maître ; ils ne trouvèrent qu'une vilaine chaussure, qui fut aussi-tôt reconnue pour celle de Casem : les huissiers coururent après le prétendu filou, et le ramènent saisi du vol ; le Cadi, après avoir troqué de pantoufles, l'envoie en prison. Il fallut financer pour sortir des griffes de la justice ; et comme Casem passoit pour être au moins aussi riche qu'avare, on ne l'en tint pas quitte à bon marché.

De retour chez lui, l'affligé Casem jette de dépit ses pantoufles

dans le Tygre qui couloit sous ses fenêtres ; quelques jours après des pêcheurs retirant un filet plus lourd que de coutume, y trouvèrent les pantoufles de Casem. Les clous dont elles étoient garnies avoient brisé les mailles du filet.

Les pêcheurs, indignés contre Casem, et contre ses pantoufles, imaginèrent de les jeter dans son logis par les fenêtres qu'il avoit laissées ouvertes : les pantoufles, lancées avec force, atteignirent les flacons qui étoient sur les corniches et les renversèrent : les bouteilles furent fracassées, et l'eau rose fut perdue.

On se figurera, si l'on peut, la douleur de Casem, à la vue de tant de désordre : maudites pantoufles, s'écria-t-il en s'arrachant la barbe, vous ne me causerez plus de dommage ; il dit, et prenant une bêche, il fit un trou dans son jardin pour y enfouir ses savates.

Un de ses voisins qui lui en vou-

loit depuis long-tems, l'apperçut remuant la terre ; il court aussi-tôt avertir le gouverneur que Casem a déterré un trésor dans son jardin : il n'en fallut pas davantage pour allumer la cupidité du commandant. Notre avare eut beau dire qu'il n'avoit point trouvé de trésor, qu'il avoit seulement voulu enfouir ses pantoufles ; le gouverneur avoit compté sur de l'argent, et l'affligé Casem n'obtint la liberté, que pour une fort grosse somme.

Notre homme désespéré, donnant ses pantoufles au diable de grand cœur, va les jeter dans un aqueduc éloigné de la ville : il croyoit pour le coup qu'il n'en entendroit plus parler ; mais le diable, qui n'étoit pas las de lui faire des niches, dirigea les pantoufles tout justement au conduit de l'aqueduc, ce qui intercepta le fil de l'eau. Les fontainiers accourent pour réparer le dommage ; ils trouvent et portent au gouverneur

la chaussure de Casem, déclarant qu'il avoit fait tout le mal.

Ce malheureux maître des pantoufles est remis en prison, et est condamné à une amende plus forte que les deux autres : le gouverneur qui avoit puni le délit, prétendant n'avoir rien à personne, lui rendit fidèlement ses précieuses pantoufles. Casem, pour se délivrer enfin de tous les maux qu'elles lui avoient causés, résolut de les brûler ; comme elles étoient imbibées d'eau, il les exposa aux rayons du soleil sur la terrasse (1) de sa maison.

Mais la fortune n'avoit pas encore épuisé tout ses traits contre lui, et le dernier qu'elle lui réservoit étoit le plus cruel de tous. Un

(1) Les maisons dans la plus grande partie de l'orient n'ont point de toit, mais des terrasses, où l'on respire le frais après le coucher du soleil.

chien d'un voisin apperçut les pantoufles, il s'élance de la terrasse de son maître sur celle de notre avare; il prend dans sa gueule une des pantoufles, et en jouant la lâche dans la rue: la funeste savate tombe directement sur la tête d'une femme enceinte qui passoit devant la maison. La peur et la violence du coup occasionnèrent une fausse couche à cette femme blessée: son mari porte plainte au Cadi, et Casem est condamné à payer une amende proportionnée au malheur dont il est la cause.

Il retourne chez lui, et prenant ses deux pantoufles dans ses mains: « Seigneur, dit-il au Cadi, avec » une véhémence qui fit rire le » juge, voilà l'instrument fatal de » toutes mes peines; ces maudites » pantoufles m'ont enfin réduit à la » pauvreté; daignez rendre un ar- » rêt, afin que l'on ne puisse plus » m'imputer les malheurs qu'elles » occasionneront sans doute en- » core »;

» core ». Le Cadi ne put pas lui refuser sa demande ; et Casem apprit à grands frais le danger qu'il y a de ne pas changer assez souvent de pantoufles.

REPARTIE INGENIEUSE

D'UN COURTISAN A ALEXANDRE.

ALEXANDRE, irrité contre un de ses principaux officiers, le dépouilla de toutes ses dignités, et le comdamna à remplir un des derniers emplois de la cour. Ce conquérant ayant rencontré peu de tems après celui qu'il croyoit avoir si fort humilié, lui demanda, avec un sourire méprisant, comment il supportoit son abaissement ? « Seigneur, répondit l'officier, les dignités les plus brillantes n'honorent point celui qui s'en montre indigne ; mais l'homme de mérite honore l'emploi le plus vil, quand il sait le remplir avec dignité ».

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES CONTES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

GRISELIDIS. Pag. 3

Peau-d'Ane, en vers. 44

Peau-d'Ane, en prose. 68

Les Souhaits ridicules, en vers. 100

(Ces quatre contes appartiennent à Ch. Perrault.)

Persinette. 107

(Ce conte appartient à mademoiselle de la Force.)

Incarnat Blanc et Noir. 126

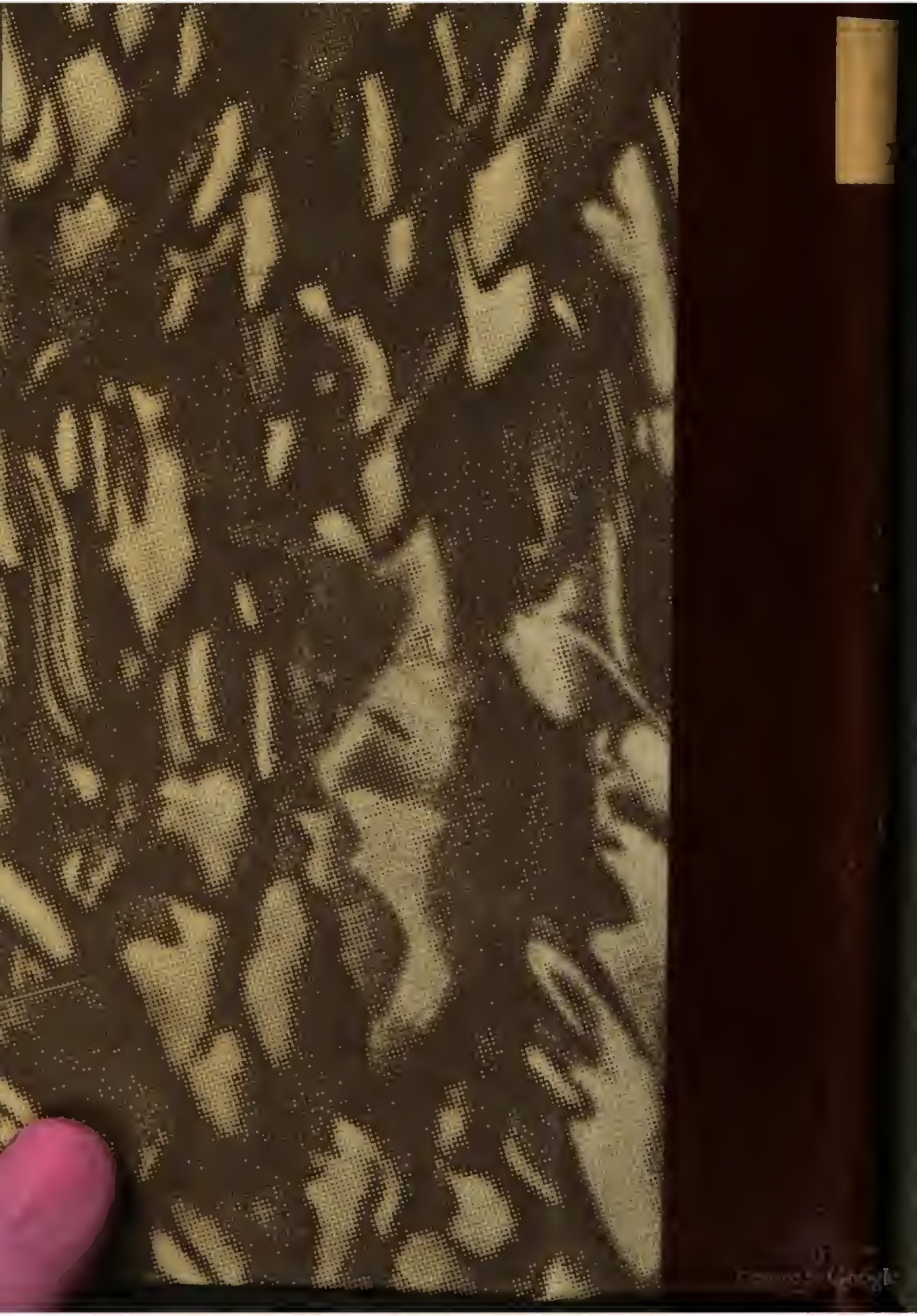
(Ce conte appartient à M. Beauchamp.)

Kadour. 135

(Ce conte appartient à M. de Caylus.)

Les deux Pantoufles. 16

Répartie ingénieuse d'un courtisan à Alexandre. 17

(Ces deux derniers contes sont traduits de l'Arabe).

Fin de la Table du second volume.